

015.714451035

V182j

1933

REF

Pages Trifluviennes

Série A — No 6

Les Journaux Trifluviens

de

1817 à 1933

par

L'abbé Henri Vallée, ptre

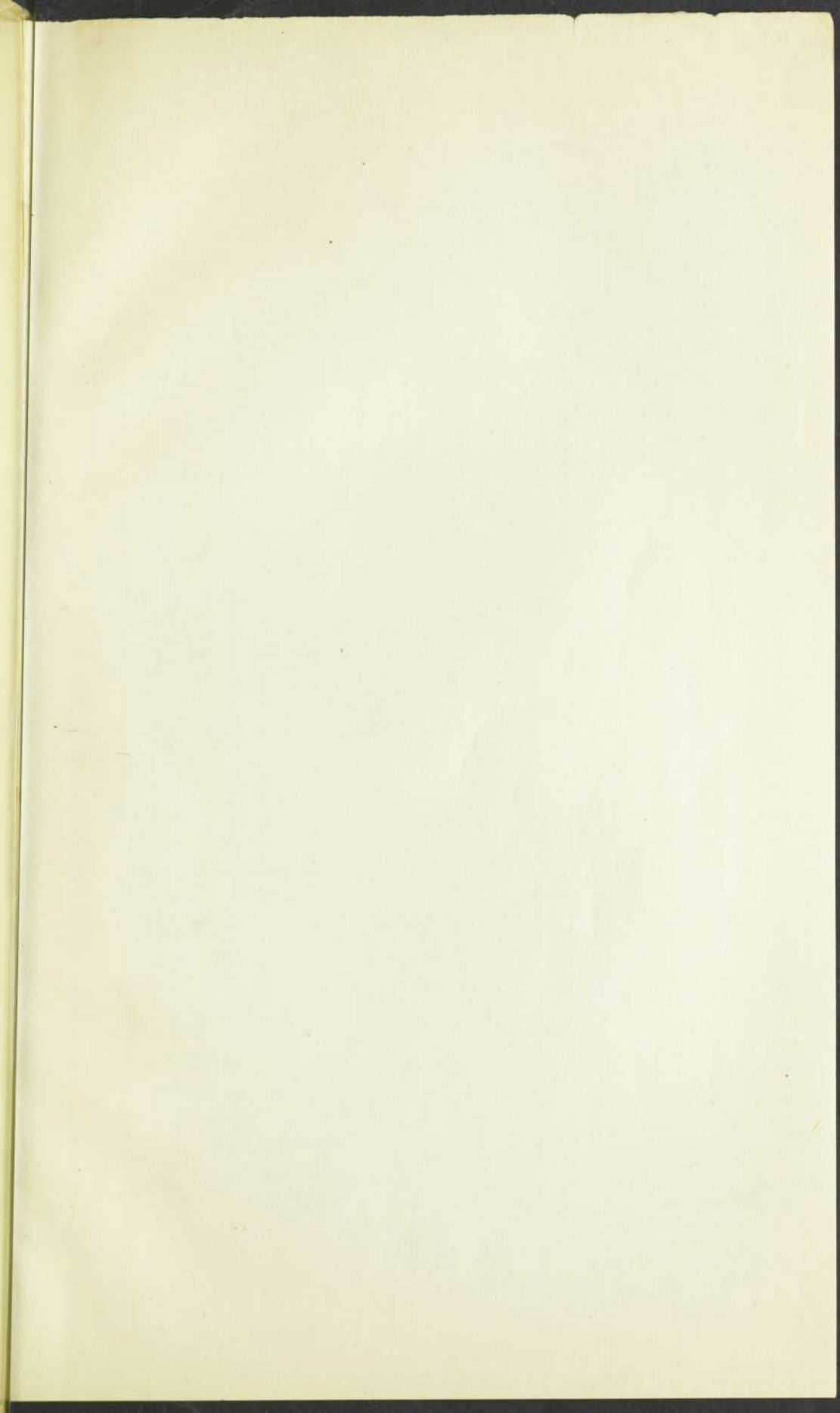
Les éditions du "Bien Public"

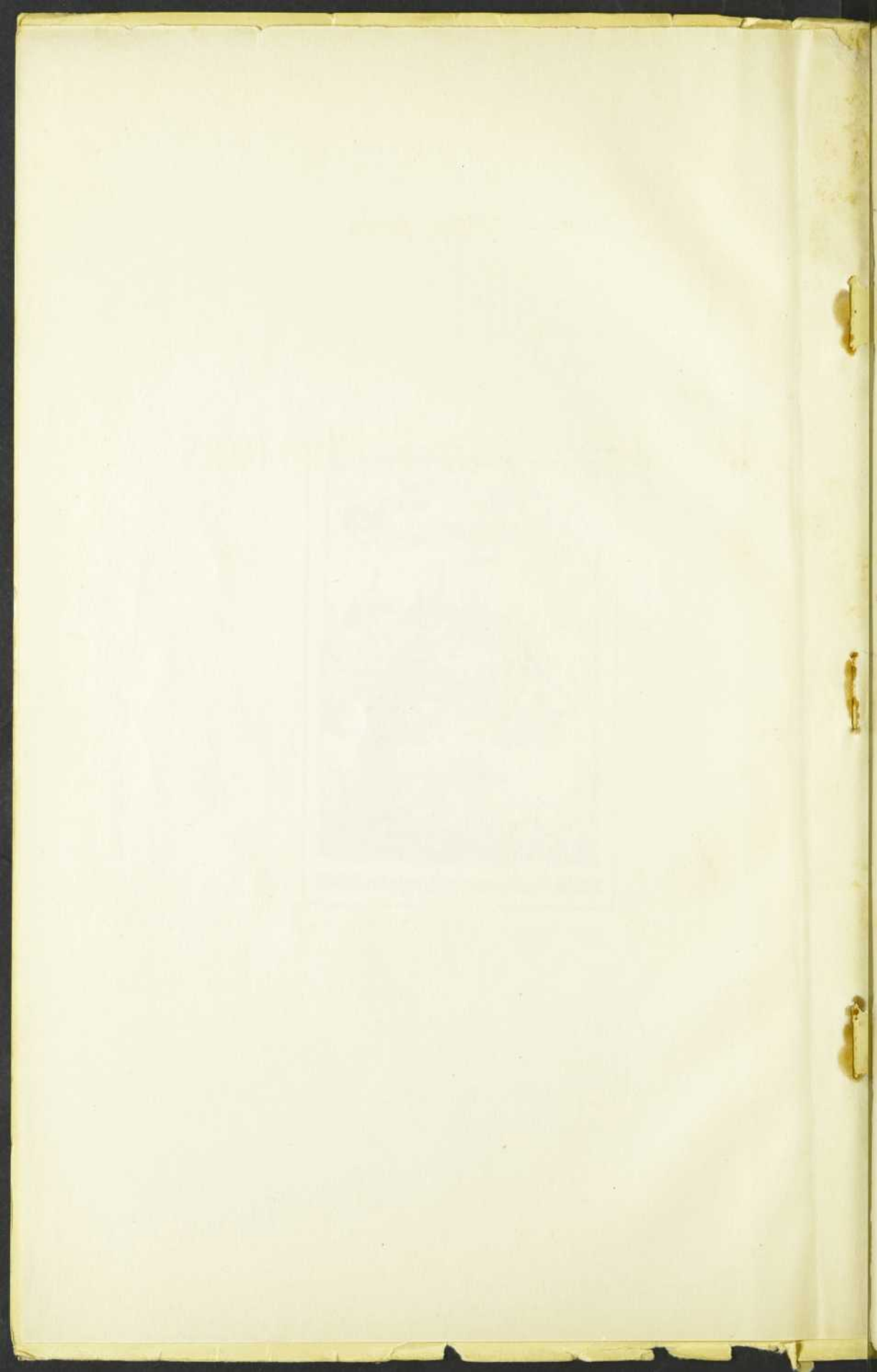
Les Trois-Rivières

1933



Bibliothèque Nationale du Québec





Pages Trifluviennes

Série A — No 6

Les Journaux Trifluviens

de

1817 à 1933

par

L'Abbé Henri Vallée, ptre

Les éditions du "Bien Public"

Les Trois-Rivières

1933



Ludger Duvernay

Fondateur du premier journal
trifluvien :

“ La Gazette des Trois-Rivières ”

015. 71445 1035

V182j

1933

REF

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales.

Ludger Duvernay et la "Gazette des Trois-Rivières".

Les adieux de "L'Argus".

Je ne croirais pas commettre une erreur si j'affirmais qu'il est peu de nos concitoyens qui soient au courant de l'histoire de notre presse locale, des différents journaux qui ont été publiés en notre ville, depuis 1817, de leur nombre et de leur importance ; à l'exception, peut-être, de ce qu'ils en ont lu dans les écrits et les chroniques de Benjamin Sulte, ce qui est loin d'être satisfaisant.

Personne, pourtant, ne peut connaître l'histoire des Trois-Rivières sans étudier ces manifestations de la vie intellectuelle de la population trifluvienne. N'est-ce pas, en effet, dans les écrits, principalement dans les journaux, que viennent se réfléchir, comme dans un miroir, les traits principaux du caractère, la qualité de l'esprit, les idées, l'état d'âme d'une population aux diverses phases de sa vie évolutive ? N'est-il pas jusqu'au titre lui-même donné à certaines feuilles qui ne soit révélateur de tout un programme d'action, ou d'un état d'esprit particulier, selon la nature des idées en cours et des événements variés qui se produisent.

En me proposant d'écrire ces pages je n'avais pas la prétention — on voudra bien le reconnaître — de combler une lacune ; j'ai voulu simplement fournir les matériaux à quiconque voudra certain jour s'essayer à raconter l'histoire du journalisme trifluvien d'une façon plus complète. Nous pouvons être assurés d'avance que ce sujet ne manquera pas de fournir à l'Histoire générale des Trois-Rivières quelques-uns de ses plus intéressants chapitres.

Je remercie ici vivement Madame veuve Narcisse Grenier, et sa sœur, Mlle Hermine Godin, pour les notes précieuses qu'elles m'ont fournies sur les journaux trifluviens. Ce sont ces notes qui, ajoutées à celles que je possédais déjà et à d'autres recueillies depuis, me permettent d'offrir aux lecteurs curieux des choses de notre histoire locale une liste, je ne dirai pas complète peut-être, mais très considérable, des différents journaux imprimés et publiés en notre ville depuis au delà d'un siècle. Je crois qu'il en manque très peu.

En parcourant cette liste déjà volumineuse des journaux qui ont été publiés ici, le lecteur constatera que la presse a occupé depuis plus d'un siècle, une place importante dans la vie intellectuelle de notre cité ; il verra que cela constitue un effort qui est tout à la louange de nos concitoyens et, qu'en certaines circonstances où bien d'autres questions se partageaient nos activités, et même nos loisirs, cet effort a témoigné chez les nôtres d'une belle préoccupation des choses de l'esprit.

Cependant, il est peu de ces journaux qui aient été toutefois d'une bien grande importance ou d'une grande vigueur de pensée. Quelques-uns d'entre eux ont eu certainement une réelle valeur, mais, pour la plupart, ils ne comptaient pas beaucoup, du moins au point de vue de l'influence sur l'opinion publique et sur la direction des esprits. Un trop grand nombre de ces feuilles n'ont fait qu'apparaître sur la scène trifluvienne et le public n'a pas eu le temps de s'y intéresser.

Toutefois, à la louange de tous, l'on peut dire qu'ils ne manquèrent jamais d'une certaine tenue. Leur rédaction en général était soignée ; même à l'époque des débuts, alors qu'une loi ombrageuse semblait se plaire à semer des entraves à la liberté de la presse, ils surent se rendre intéressants par l'élégance du style et le bon goût dans le choix des sujets et des extraits cités. En cela, nos journaux canadiens-français, du Canada et des Etats-Unis, se sont toujours montrés supérieurs aux journaux anglais. L'opinion que James Bucking-

ham (1) donnait, en 1843, sur la presse canadienne-française est à noter et à retenir. "Pour le goût, disait-il, dans le choix des sujets et des extraits, autant que pour l'élégance du style et la pénétration du raisonnement, nous avons considéré les journaux français d'ici (Québec) comme supérieurs aux journaux anglais."

L'explication pourrait être celle-ci : Pour l'Anglais, le journal n'a de valeur surtout qu'en fonction de la publicité et de l'aide qu'il apporte au commerce, à l'industrie ou à la finance. L'information semble occuper dans le journal la place prépondérante. L'article éditorial, ordinairement court, est souvent dissimulé au milieu de toute une pape-rasse où il nous faut feuilleter plusieurs pages avant de le découvrir. Le journal français, au contraire, s'il est plus souvent un instrument inférieur de publicité — bien que depuis quelques années certaines unités de la presse canadienne-française versent également dans l'information à outrance et la publicité tapageuse — est un organe supérieur de l'opinion : il est plus doctrinaire, plus philosophique, plus logicien.

-O-O-O-

L'impression des journaux, à l'époque où Ludger Duvernay publia la *Gazette des Trois-Rivières*, se faisait d'une façon assez peu compliquée et toute primitive, si je puis ainsi dire. L'on se servait alors de la presse à main, à vis verticale, analogue à celle d'un pressoir. Le journal était composé à la main avec des caractères d'imprimerie achetés tout faits et que l'on disposait dans des formes. L'encrage se faisait au moyen de tampons de cuir bourrés de laine. Les formes ainsi préparées étaient placées sous la presse; l'on étendait sur elles une feuille de papier blanc de la grandeur généralement d'une feuille de papier écolier (foolscap); la vis était actionnée à la main, et une page du journal était

(1) « Canada, Nova Scotia, New-Brunswick », p. 248.

imprimée. L'on répétait la même cérémonie pour chaque page subséquente.

Lorsque Canal inventa, en 1817, le rouleau élastique qui s'encreait de lui-même dans un réservoir, la pédale alors remplaça la vis verticale : ce qui causa toute une petite révolution dans l'art de l'imprimerie. En 1844, Robert Abraham, de la *Montreal Gazette*, installa dans son atelier la première presse à cylindre qui fut en usage au pays ; puis, vinrent successivement la presse Hoe à doubles cylindres et la machine américaine de Clymer qui imprimait des feuilles de grand format. Toute cette machinerie était actionnée par des ouvriers, et il paraît que ce n'était pas une mince besogne que de fournir la force motrice à tout cet attirail de presse... "It was a hard work, disait G.F. Wright, du *Montreal Daily Star*" (2), dans une étude sur le journalisme, "to issue a paltry hundred or so copies of a four-page paper." Je n'ai aucune objection à le croire ! Dans ces conditions, il est évident que les journaux de cette époque ne pouvaient atteindre de gros tirages... *Le Courrier de Québec* s'estima un jour tout heureux de compter jusqu'à 300 abonnés ! Je laisse à supposer ce que devait être le tirage de nos premiers journaux trifluviens...!

Vers 1853, l'emploi de la vapeur, comme force motrice, apporta à l'imprimerie une amélioration considérable sur l'ancien système. Les journaux s'imprimèrent plus rapidement et à de plus nombreux exemplaires. Aux hebdomadaires succédèrent les bi-hebdomadaires et, à ces derniers, les quotidiens. Puis, la venue des chemins de fer, et, avec eux, le télégraphe, l'augmentation rapide de la population, les améliorations successives apportées au matériel d'imprimerie, ont été les facteurs puissants qui ont acheminé le journalisme vers les progrès énormes qu'il a réalisés jusqu'aujourd'hui, et qui semblent encore loin d'être définitifs.

(2) « The Storied Province of Québec », Vol. I, p. 582.

Nous ne pouvons considérer sans un vif sentiment d'étonnement et d'admiration le chemin que le journal a parcouru depuis les humbles débuts de la presse à main ou à cylindre, jusqu'aux puissantes rotatives actuelles qui livrent en une heure, imprimés, coupés, pliés et prêts à être servis aux abonnés, des milliers d'exemplaires à 20, 30 ou 40 pages, d'un numéro de journal !

-O-O-O-

Ludger Duvernay mérite d'être appelé le "Père" du journalisme trifluvien, puisque c'est lui qui, au mois de juin 1817, entreprit la publication de notre premier journal local connu : *La Gazette des Trois-Rivières*.

Il ne faudra pas conclure, toutefois, que jusqu'à 1817 aucun journal n'avait circulé en notre ville. Des journaux imprimés à Québec et à Montréal se vendaient ici, entr'autres : *Le Courrier de Québec*, où le Dr Jacques Labrie donnait d'excellents articles sur l'histoire du Canada ; *Le Canadien*, *L'Echo du Pays*, *Le Montréal Herald*, de William Gray ; jusqu'au *Mercury* lui-même, francophobe reconnu, qui avait quelques abonnés dans notre ville. Pendant plusieurs années, *Le Canadien*, de Québec, eut successivement pour agents aux Trois-Rivières, MM. Pierre Bureau et F.-X. Boivin.

Duvernay avait installé son atelier d'imprimerie dans une large maison en bois, à un étage et rez-de-chaussée, située au coin des rues Royale et Plaisante sur l'emplacement des résidences actuelles (1933) de M. Eugène Balcer et du Dr Roch Hébert. C'est à cet endroit que fut imprimé et publié le premier journal trifluvien : *La Gazette des Trois-Rivières*. Le journal avait quatre pages de format de papier écolier (foolscap) et portait la devise suivante : Fluo non inundo. Un avis était donné aux abonnés que la souscription est de 15 schellings par année, lorsque le papier est livré en ville ou envoyé à la campagne

par occasion ; et de 15 schellings et les frais, lorsqu'il est envoyé par la poste. Payable de 6 mois en 6 mois et d'avance.

La première page du journal était ordinairement consacrée aux annonces ; les articles de fond occupaient la deuxième, et le reste était rempli par des poésies et des extraits. On me saura gré, j'en suis sûr, de citer ici, pour le plaisir, les titres des différents articles que contenait la dernière page du dixième numéro de ce journal (14 octobre 1817) : "Chanson" (poésie).— "Sur le monde" (poésie).— "Le chat et les rats" (fable).— "Sur le roman." "Origine de l'ordre de la jarretière" — "Eternuement." — "Pensées". Il y en avait pour tous les goûts, comme on le voit !

Peut-être aimera-t-on à connaître aussi cette chanson dont il est fait mention plus haut ? Je suis heureux de la transcrire ici pour les lecteurs. C'est une chanson d'amour ! Le poète inconnu et ingénu chante les charmes d'une "Grâce" quelconque, imaginaire ou réelle, du nom d'Adélaïde :

Adélaïde

*Paraît faite exprès pour charmer ;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enseignent l'art d'aimer
Adélaïde.*

D'Adélaïde

*Ah ! que l'empire semble doux !
Qu'on me donne un nouvel Alcide,
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.*

D'Adélaïde

*Fuyez le dangereux accueil.
Tous les enchantements d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup d'oeil
D'Adélaïde*

D'Adélaïde

*Quand l'amour eut formé les traits ;
Ma foi, dit-il, la cour de Guide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.*

Adélaïde

*Ah ! lui dit-il, ne nous quittons pas.
Je suis aveugle, sois mon guide !
Je te suivrai partout, pas à pas,
Adélaïde.*

Si ces vers manquent quelque peu d'élévation et de souffle poétique, on reconnaîtra volontiers que l'auteur, lui, ne manque pas de sentiments ni de lettres, à en juger par les nombreuses allusions littéraires dont cette pièce est émaillée.

Faut-il voir en ces couplets les premiers bégaiements de notre poésie canadienne-française ; et dans l'auteur, un des ancêtres de notre Ecole lyrique... ?

La Gazette des Trois-Rivières était une feuille vivante et bien rédigée. Plusieurs de ses articles étaient reproduits dans d'autres journaux, notamment le *Canadien*, qui la citait souvent. Elle ne vécut, toutefois, que jusqu'à la fin d'août 1821. Dans l'intervalle, le 17 mai 1820, Duvernay avait lancé un nouveau journal : *L'Ami de la Religion et du Roi* ; et, en sous-titre, il avait indiqué que ce journal était "ecclésiastique, politique, et littéraire". Cette feuille ne vécut que peu de temps, six mois, à peine ; mais ce qui donna quelque importance à ce journal éphémère, ce fut la collaboration active que lui apporta M. l'abbé Louis Cadieux, curé des Trois-Rivières. C'est dans cette feuille qu'il commença sa fameuse polémique avec le curé de Longueuil, M. l'abbé Chaboillez ; polémique qu'il recueillit plus tard sous le titre : "Questions sur le gouvernement ecclésiastique du district de Montréal." M. l'abbé Raim-

bault, curé de Nicolet, apportait aussi sa contribution à *L'Ami de la Religion*, de même qu'un autre ecclésiastique qui signait d'un pseudonyme, et sous le voile duquel l'on crut reconnaître M. le Grand Vicaire Noiseux. M. Benjamin Sulte, du reste, dans son "Histoire des Canadiens-Français", soutient cette opinion que l'abbé Noiseux prêtait sa collaboration aux journaux sans signer ses articles de son nom.

En 1823, Duvernay imprime et publie le *Constitutionnel*, journal politique militant qui vécut deux ans à peine, "bien que ne manquant pas de mérite," dit quelque part Benjamin Sulte. Mais, ajoute encore notre historien, "comme le *Constitutionnel* ne se montrait que le sabre au poing, il mourut, je suppose, d'une échauffaison de sang !" Je crois plutôt que le manque d'abonnements a été cause de sa mort. Ce journal était d'assez belle tenue et ses articles intéressants bien que souvent violents. MM. Charles Mondelet et William Vondenvelden y firent paraître dans quelques-uns de ses numéros une remarquable analyse critique du "Paradis Perdu", de Milton. Ce fait témoigne en passant que, malgré les accusations d'ignorance lancées si souvent contre nos compatriotes par l'évêque anglican de Québec, Mountain, les citoyens des Trois-Rivières, à cette époque, n'étaient pas si réfractaires aux travaux de l'esprit, et que certains d'entre eux avaient même une assez belle culture.

L'insuccès relatif de ses journaux ne décourageait pas Duvernay ; il revenait toujours à la charge...et c'est ce qui faisait écrire à Benjamin Sulte en parlant de tous ces journaux éphémères : "S'ils mouraient c'était pour renaître de leurs cendres, au lendemain de l'enterrement, plus vigoureux que jamais. Il en était parlé au loin ; ses collaborateurs maniaient les meilleures plumes de Montréal et de Québec."

C'est ainsi que des cendres du *Constitutionnel* naquit, le 30 août 1826, *L'Argus*. Ce journal ne vécut que quel-

ques mois, et, le 3 novembre suivant, il allait rejoindre ses prédécesseurs.

Dans son étude sur la Saint-Jean-Baptiste, Benjamin Sulte (3) a écrit — à tort croyons-nous — que Duvernay prit la direction de la *Minerve* au mois de janvier 1827, "sans attendre la mort de *L'Argus*." A cette date, *L'Argus* était défunt depuis quelque temps déjà. En effet, le 30 novembre 1826, *L'Argus* faisait à ses lecteurs de macabres et touchants adieux dans un supplément imprimé sur une simple feuille de 15 pouces de long, à peu près, et d'une largeur de six pouces. Cette feuille avait pour titre:

Supplément à l'Argus
Journal électorique (sic)
Trois-Rivières — jeudi, le 30 novembre 1826
Imprimé et publié par Ludger Duvernay

Au centre de cette feuille était tracé, en grosses lignes, un immense cercueil portant vers le haut une sorte de cartouche où étaient écrits les mots suivants:

L'Argus,
né le 30 août 1826, mort le 30
novembre.
Il fut canadien.

Puis, entre les contours du cercueil, un poème :

(3) « *Mélanges Historiques* », Vo. 15.

SUPPLEMENT A L'ARGUS,

JOURNAL ÉLECTORIQUE.

TROIS-RIVIERES : — JEUDI, LE 30 NOVEMBRE, 1876.

Imprimé et publié par Ludger Dussanay.

LES ADIEUX DE L'ARGUS.

MESNIEURS, ayant fait mon devoir,
Je vais vous donner le bon soir,
Abandonnant la vie ;
Et tout en fermant mes CENY YEUX,
J'en retiens toujours un ou deux,
Bon soir la Compagnie.

Je fus peut être un peu malin,
Mais cela fit venir la fin
De mainte tromperie ;
Et les mettant toutes au jour,
C'était aller droit au plus court,
Bon soir la compagnie.



De l'honneur le sentir étroit,
Fait qu'on y peut que marcher droit.
Le point de tromperie,
Quand on est rendu jusqu'au bout,
L'on dit en se regardant tout,
Bon soir la compagnie.

Prions que la Contrition
S'empare de plus d'un laroc.
Qui fait la honte vie,
Ils en auront un aveur
Qui fait chaquer avec plaisir,
Bon soir la compagnie.

Nous craignons pour leur intérêt
Qu'ils se veulent quitter jamais.
De fourber la manie,
Mais ils s'en trouveront dupes,
Pour eux nous en sommes fichis,
Bon soir la compagnie.

Le jour de ma conception,
Je suis par provision,
Le terme de ma vie,
Ainsi par pure volonté,
Je dis au socrat Comité,
Bon soir la compagnie.

CANADIENS consolons nous tous,
Nous avons manqué notre coup.
Mais notre garantie
Est que nous avons été FRANCHES,
Cela doit nous rendre content,
Bon soir la compagnie.

Amis ensevelissez moi,
Bien des gens veulent qu'il bon droit
Tous mes péchés j'expie ;
Adieu donc, mes chers compagnons,
Jusqu'à la Résurrection !
Bon soir la compagnie.

LES ADIEUX DE L'ARGUS

Messieurs, ayant fait mon devoir,
Je vais vous donner le bon soir,
Abandonnant la vie :
Et tout en fermant mes cent yeux,
J'en retiens toujours un ou deux,
Bon soir la Compagnie.

Je fus peut-être un peu malin,
Mais cela fit venir la fin
De mainte tromperie ;
En les mettant toutes au jour,
C'était aller droit au plus court,
Bon soir la Compagnie.

De l'honneur le sentier étroit,
Fait qu'on y peut que marcher droit,
Là point de tromperie.
Quand on est rendu jusqu'au bout,
L'on dit en se regardant tout,
Bon soir la Compagnie.

Prions que la Contrition
S'empare de plus d'un luron
Qui fait la haute vie,
Ils en auront un avenir
Qui fait chanter avec plaisir
Bon soir la Compagnie.

Le jour de ma conception
Je fixai par provision,
Le terme de ma vie ;
Ainsi par pure volonté,
Je dis au savant Comité,
Bon soir la Compagnie.

*Canadiens consolons-nous tous,
Nous avons manqué notre coup,
Mais notre garantie
Est que nous avons été Francs,
Cela doit nous rendre content,
Bon soir la Compagnie*

*Ainsi ensevelissez-moi,
Bien des gens veulent qu'à bon droit
Tous mes péchés j'expie;
Adieu donc, mes chers compagnons,
Jusqu'à la Résurrection !
Bon soir la Compagnie.*

En parcourant ces strophes, on sent sous le couvert des mots, une amertume et une colère concentrées que voilent imparfaitement une ironie affectée et une gaieté de commande.

De la lecture des "Adieux de l'Argus" se dégage l'impression que Duvernay ne comptait pas que des amis parmi ses concitoyens, et qu'il eut à faire face à une hostilité assez puissante(4). Qu'était ce "savant Comité", comme il dit avec ironie, et qu'il semble accuser d'être la cause de ses ennuis ? Il n'en donne aucune explication. Il est bien probable qu'un groupe de citoyens influents, qui étaient loin de partager les idées exposées et défendues par Duvernay, dans *L'Argus*, s'efforçaient de les combattre de toute façon, et d'en neutraliser l'effet sur les esprits.

"*L'Argus*, dit Benjamin Sulte, avait la prétention de voir bien des choses ; et il les disait trop franchement." Il est bien évident qu'il ne pouvait s'agir, ici, de potins, de scandales particuliers ou de personnalités à l'adresse de

(4) Ses nombreuses activités dans les choses municipales avaient contribué également à lui créer des ennemis.

certaines membres de la société trifluvienne ; car, c'était chez cette dernière ou *L'Argus* trouvait surtout ses souscripteurs. Je crois qu'il ne faut pas chercher la cause de cette hostilité ailleurs que dans l'esprit même dont ce journal était animé, et dans les idées déjà avancées qu'il prônait.

Sans être un anticlérical, Duvernay avait de très fortes sympathies pour le parti des jeunes démocrates d'alors, qui ne rêvaient qu'émancipation politique, démocratie et république. A l'instar de plusieurs de nos Canadiens éminents, ces jeunes écervelés se faisaient gloire de poser à l'incrédulité, de prendre leur inspiration politique chez les fauteurs de la Révolution française et leurs principes religieux dans les écrits condamnés de Lamennais. C'est encore Benjamin Sulte qui disait que lorsqu'au mois de janvier 1827, Duvernay fut appelé à la direction de *La Minerve*, il était mûr pour ce poste. Or *La Minerve* était précisément l'organe des jeunes démocrates et propagait leurs idées par toute la province. Plusieurs prêtres protestèrent et répudièrent même le journal, entre autres, le Grand Vicaire Viau, de la Rivière-Ouelle, qui écrivait à Duvernay : "Depuis longtemps ce papier me déplait, comme il doit déplaire à bien d'autres et aux membres du clergé en particulier". Le curé L.-M. Brassard, de Sainte-Elizabeth, écrivait également en lui renvoyant *La Minerve* : "Je ne veux pas laisser croire que j'approuve tout ce qui paraît sur ce papier".(5)

Un couplet satirique a paru, dans le temps, à l'adresse de *L'Argus*. Il était ainsi conçu :

" Un journal paraît en ces lieux
" Dans nos intérêts les plus proches.
" L'auteur croit bien avoir cent yeux
" Mais il n'en a que deux bien croches !

C'était sans doute la réponse trifluvienne aux fameux "Adieux"...!

(5) « Rapport de l'Archiviste de la province de Québec », 1926 - 1927, p.160.

CHAPITRE DEUXIEME

*Une éclipse de notre presse locale. — Où il est question
de l'honorable N.-A. Belcourt. — "Le Journal
des Trois-Rivières" — Gédéon Desilets.*

Après la disparition de *L'Argus* et le départ de Duvernay pour Montréal, en décembre 1826, aucun journal français ne semble avoir été publié aux Trois-Rivières durant près de six années, c'est-à-dire jusqu'au 17 janvier 1832, alors que Georges Stobbs ressuscita *La Gazette des Trois-Rivières*.

Deux ans auparavant, en 1830, ce même Stobbs, qui était devenu libraire-imprimeur et qui avait acheté — comme il semble probable — l'atelier de Duvernay, coin des rues Royale & Plaisante, avait publié en anglais un petit journal intitulé : *The Christian Sentinel*. Ce dernier journal et *La Gazette des Trois-Rivières* eurent une courte durée : ils ne firent que passer sur la scène trifluvienne. Nous ne savons rien de plus à leur sujet que la note parue le neuf août 1832, dans le *Mercury*, de Québec, et où il était annoncé que *La Gazette des Trois-Rivières*, fondée au mois de janvier précédent et soutenue depuis presque uniquement par les souscriptions des citoyens anglais, ne serait plus publiée en français. Après ce changement, l'édition anglaise elle-même de ce journal n'eut, du reste, que quelques numéros.

-O-O-O-

De 1832 jusqu'à 1854, la presse française trifluvienne subira une éclipse, que j'appellerais totale, s'il ne fallait

compter parmi nos journaux locaux ces deux petites publications de quelques numéros, publiées dans l'intervalle : *Gros Jean l'Escogriffe*, en 1843, et *L'Annuaire*, en 1845.



Jean-Baptiste-Eric Dorion

(l'Enfant terrible)

Journaliste et pamphlétaire.

A débuté dans le journalisme aux

Trois-Rivières avec

"Gros Jean l'Escogriffe".

Gros Jean l'Escogriffe était une feuille humoristique publiée par J.-B.-Eric Dorion, qui cumulait alors, avec sa fonction régulière de commis-marchand aux Trois-Rivières, celle de rédacteur et d'imprimeur de son journal.

Cette feuille paraissait irrégulièrement, car Eric Dorion, déjà pris par ailleurs, n'y pouvait donner tout son temps, comme on le pense bien. Le journal n'était pas d'une rédaction très soignée, mais il ne manquait pas d'intérêt. L'on voudra bien noter ici, que Eric Dorion n'avait que fort peu d'instruction, qu'il s'est cultivé lui-même ; ce qui nous expliquera peut-être certains côtés étonnants de son caractère. Un ancien élève du séminaire de Nicolet s'était chargé de fournir à *l'Escogriffe* des pièces de poésie, lesquelles, paraît-il, ne manquaient pas de mérite. J.-B.-Eric Dorion a été mieux connu par la suite sous le surnom de l'Enfant terrible, à cause de la violence de ses polémiques et pour son radicalisme invétéré. C'est sans doute dans *Gros Jean l'Escogriffe* que notre célèbre pamphlétaire s'est initié à sa future carrière de rédacteur de *l'Avenir* et du *Défricheur* ; mais, comme on l'a vu à propos de *l'Argus*, Trois-Rivières n'était pas un terrain favorable à la culture de certaines idées... Aussi, *Gros Jean l'Escogriffe* disparut-il bientôt et Dorion s'en consola en allant occuper, à Montréal, les mêmes fonctions de commis-marchand qu'il exerçait ici, et se lancer activement dans la politique.

-O-O-O-

L'Annuaire était un petit journal très intéressant, publié par les élèves du couvent des Ursulines. Il portait comme épigraphe la sentence suivante : "La perfection marche lentement ; il lui faut la main du temps."

Par le soin de sa rédaction, la variété et la valeur de ses articles, cette petite publication méritait certainement une plus longue vie. On le reconnaîtra volontiers en parcourant le sommaire suivant de son premier numéro : "Ma Patrie," Flore Gervais ; "L'Infortune", Céline Buteau ; "Charles V, empereur d'Allemagne", Jane Kiernan ; "Sur la Géographie", Cécile Weiss ; puis, des poésies et un

compte-rendu détaillé de la fête patronale de M. l'abbé Thomas Cooke, curé des Trois-Rivières.

-O-O-O-

Le défaut de support ou d'encouragement de la part des Trifluviens envers leurs propres journaux que laisse supposer cette longue absence de toute presse locale, était-il dû, comme l'on serait porté à le croire, au fait que trop peu de nos concitoyens avaient les moyens de s'imposer la dépense d'un abonnement, que peu d'entre eux savaient lire ? Faut-il l'imputer à une indifférence presque complète à l'égard de cette sorte de manifestation de la vie de l'esprit, ou à une absence de toute préoccupation de culture ? Je ne le crois pas. Nos concitoyens, au contraire, aimaient les journaux et étaient très friands de nouvelles. Pour eux, comme pour tous nos compatriotes, du reste, il y avait longtemps que ne suffisaient plus les nouvelles que colportait autrefois cette presse ambulante qu'étaient les "quêteux"... Ils aimaient être renseignés sur les grands problèmes qui se discutaient à la Chambre d'Assemblée, de même que sur les graves événements qui se préparaient alors, et qui devaient si violemment agiter le pays, de 1834 à 1841 surtout.

D'ailleurs, je l'ai déjà indiqué, des journaux de Québec et de Montréal circulaient en notre ville. Ils étaient vivants, combatifs, renseignés de première main, si je puis dire, puisque quelques-uns de leurs rédacteurs étaient du nombre de ceux qui se trouvaient au premier plan sur la scène de la politique canadienne. Cela était plus que suffisant, je crois, pour que l'on accordât à ces journaux la préférence.

Sans doute, un certain nombre d'entre nos gens ne savaient pas lire ; d'autres étaient peut-être incapables de s'abonner à un journal ; mais j'imagine qu'ils faisaient alors ce qu'un bon nombre font encore aujourd'hui, sachant lire pourtant et capables de souscrire à un abonnement :

ils allaient chez des amis ou chez les voisins se faire lire les "papiers" ou emprunter la "gazette".

La meilleure explication, à mon sens, de cette apparente apathie, c'est que la plupart des journaux trifluviens de cette époque — s'il y en eut de publiés — étaient de peu d'importance, de mince intérêt, ou se recommandaient médiocrement par la valeur de leur rédaction et la vigueur de la pensée.

Il y avait peut-être une grosse part de vérité dans la boutade de ce brave Trifluvien illettré qui s'était abonné à un journal, mais qui ne voulait pas payer son abonnement. Notre individu payait un sou à une élève du couvent des Ursulines pour lui faire la lecture de sa "gazette", et il donnait comme raison de son refus d'en payer l'abonnement qu'il ne voulait pas donner son argent à un journal "fait avec des "guénilles!" Le mot "guénille" pouvait s'entendre de deux façons : de la matière avec laquelle l'on fabriquait alors le papier, ou de la qualité des articles...!

Les journaux de Québec eux-mêmes se débattaient au milieu de difficultés semblables; et cela, depuis longtemps déjà. L'un des rédacteurs du *Courrier de Québec* (1809) se plaignait du peu d'encouragement que les Canadiens accordent à leurs journaux : "On aimait, dit-on, le *Courrier*, mais si on l'aimait pourquoi ne pas prendre les moyens de le conserver ? Pourquoi ne pas y souscrire plutôt que de courir de maison en maison pour trouver et lire le numéro du jour ?" Il ajoutait que la plus forte liste du *Courrier* s'était élevée à 300 souscriptions. "Tant que l'on verra, dit-il, les Canadiens préférer un tour de calèche au plaisir de lire une bonne feuille périodique, on pourra toujours affirmer qu'ils sont incapables de remplir la part qui leur est assignée par la Constitution !"

En 1803, à propos des rares abonnés de la *Gazette de Québec*, Joseph Quesnel écrivait cette épigramme :

*Pourquoi tous ces livres divers,
Ecrits en prose, écrits en vers,
Et qui remplissent vos tablettes,
Disait au libraire Ménard
Un certain noble campagnard ?
Qui pourra lire ces sornettes ?
Des sornettes ! vous vous trompez,
Ce sont de nos meilleurs poètes
Tous les ouvrages renommés ;
Vous devriez en faire emplette.
Emplette ! à quoi bon ? Vous saurez,
Que m'étant joint à deux curés,
Nous souscrivons pour la "Gazette de Québec."*

Nos rédacteurs trifluviens, comme on le voit, avaient ailleurs des camarades de la "dèche"... C'était la misère de l'époque, quoi !

Aux journalistes, comme à d'autres écrivains de ce temps, l'on pourrait prêter ces vers mélancoliques de Léon Glozan, parodiant Racine :

" Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,
" Mais sa bonté s'arrête à la littérature".

-O-O-O-

L'an 1854 voit le réveil du journalisme trifluvien ; et cette fois-ci, il durera jusqu'à nos jours. En effet, cette même année, MM. Georges et Richard Lanigan publient en société : *The Inquirer*. Le matériel d'imprimerie appartenait à Richard Lanigan, mais l'*Inquirer* était la propriété commune des deux associés. Ce journal est imprimé dans la maison même de Richard Lanigan. En 1855, la

société est dissoute, et Georges Lanigan (1) demeure le seul propriétaire du journal qui est imprimé, rue Notre-Dame, dans une maison appartenant à Sévère Dumoulin. En 1858, le journal déménage de cet endroit et s'imprime dans une maison appartenant à Richard Lanigan, angle Notre-Dame et Bonaventure. Frédéric Stobbs, en 1859, achète l'*Inquirer*, de même que les droits que Richard Lanigan possédait sur le matériel d'imprimerie, et il publie en même temps une autre feuille anglaise: *The Three-Rivers Commercial Advertiser*. Ces deux journaux sont imprimés d'abord au coin des rues Bonaventure et Notre-Dame; puis sur la rue Saint-Antoine, dans une maison en briques, à deux étages, appartenant à un nommé J.-B. Gauthier, boulanger; et enfin, au commencement de juin 1861, dans une propriété à trois étages que Stobbs possédait sur la rue Notre-Dame. Cette propriété faisait partie d'un groupe de maisons connues sous le nom de "Bâtisses Commerciales".

A son tour, la presse française fit son apparition. En cette même année 1854, le 9 septembre, Victor-Hippolyte Pacaud met au jour *Le Cultivateur Indépendant*. Georges Stobbs en est d'abord l'imprimeur; mais à partir du 11 décembre de la même année, c'est Isaac Bourguignon qui imprime le journal. Cette feuille ne parut que quelques mois.

Le 3 avril 1855, Georges-Isidore Barthe, étudiant en droit, et Charles-Odilon Doucet, s'unissent en société, "sous les noms et raisons" de Doucet & Cie, pour publier *Le Bas Canada*. Ce journal est imprimé et publié sur la rue Notre-Dame, dans une maison qui occupait le terrain où est construit actuellement (1933) le magasin de J.-N. Godin & Cie. En 1856, G.-I. Barthe se retire de la

(1) « Son fils, Georges-T. Lanigan, fonda avec Hugh Graham, plus tard, Lord Athelstan, le « Evening Star ». Trois ans plus tard, le jeune Lanigan partit pour Chicago où il se fit une brillante carrière dans le journalisme américain.

société, et quelques semaines plus tard, le journal est emporté dans un grand incendie qui détruisit en même temps plusieurs propriétés.

Le 29 janvier 1858, paraît *L'Echo du St-Maurice*. Georges Stobbs en est le propriétaire et l'imprimeur. *L'Echo* est imprimé au numéro 36, rue Du Platon, à l'endroit où se trouvent actuellement (1933) des garages, entre le magasin Laurin & Cie et l'Hôtel Victoria. Les voisins immédiats de cette maison, à cette époque, étaient Antoine Bédard et Maurice Ryan.

Cette maison de la rue Du Platon, portant le numéro 36, a eu une petite histoire assez intéressante. A ce titre, elle mérite, je crois, de retenir notre attention. A part d'avoir servi de local à plusieurs publications, comme on le verra au cours de ce travail, cette maison a vu s'installer chez elle la première banque établie aux Trois-Rivières : The Union Bank of Lower Canada. Jusqu'à ce moment, les banques n'avaient ici que des agents. La maison était en pierres, d'assez pauvre apparence, avec des fenêtres qui se fermaient à l'extérieur par des contrevents en fer que la peinture n'effleurait que rarement.

Mais ce qui, à n'en pas douter, intéressera surtout les lecteurs, ce sera d'apprendre que c'est devant cette vieille demeure, qu'un jour, l'honorable N.-A. Belcourt perdit un oeil et faillit se faire tuer. Nos concitoyens qui, pour la plupart, ignorent cet accident, seront sans doute surpris de l'apprendre ici. Voici en quelle circonstance cet accident eut lieu. La Union Bank of Lower Canada avait comme gérant, ici, un Anglais du nom de Woolsey. C'était, paraît-il, un excentrique qui aimait le bruit et attirait par tous les moyens l'attention sur sa personne ; peut-être agissait-il ainsi pour faire à sa banque quelque réclame ? Je n'en sais rien. En tout cas, il lui prit fantaisie un jour de donner devant cette banque un feu d'artifice à la population trifluvienne. Ce projet, comme on le pense bien,

fut accueilli avec une grande joie! Les distractions de ce genre étaient assez rares à cette époque aux Trois-Rivières, tout comme elles le seront sans doute encore, quelques années plus tard, au temps de Elzéar Gérin-Lajoie qui écrira un jour, au grand déplaisir de ses amis trifluviens, que la principale distraction des citoyens des Trois-Rivières était de se précipiter au fleuve pour voir passer les bateaux, et d'accompagner, le soir, l'officier municipal chargé d'allumer le gaz des rues...!

Il n'y a pas à se demander si les enfants, ce soir là, étaient de la fête de M. Woolsey, et, comme toujours, au premier rang! Parmi ces derniers, et tout près de l'opérateur, se trouvait le jeune Napoléon Belcourt. Par un fatal hasard, une des pièces d'artifice fit brutalement explosion, et le jeune Belcourt reçut toute la charge dans la figure. L'enfant était gravement blessé. Pendant plusieurs jours, sa vie fut en danger; et ce n'est qu'au prix des soins infinis dont il fut entouré par ses parents, surtout sa jeune cousine devenue plus tard Madame Narcisse Grenier, et de qui je tiens ces détails, que notre grand concitoyen dut de n'être pas devenu complètement aveugle. Peu de nos compatriotes, je crois, ont su que l'honorable sénateur Belcourt ne voyait que d'un œil, tant cette infirmité était bien dissimulée. N'importe! pour nos compatriotes de l'Ontario, cet œil était le bon, et il voyait clair!

Le 5 mars 1858, première apparition de *L'Ere Nouvelle*, imprimée et publiée par Joseph Bureau (2) et William-Henry Rowen. Cette société est dissoute le 29 octobre de la même année et Rowen demeure seul propriétaire du journal, son associé ayant accepté une position d'imprimeur à Toronto. *L'Ere Nouvelle* est d'abord publiée sur la rue Notre-Dame,

(2) Il doit être question ici de Joseph-Sévère Bureau, percepteur du Revenu aux Trois-Rivières, plutôt que de J.-N. Bureau, avocat, comme quelques-uns le prétendent. A moins, que J.-N. Bureau ait été imprimeur avant de pratiquer le droit.

en face de la rue René ; puis, le premier mai 1859, dans la maison que Rowen possédait sur la rue Notre-Dame, près de la rue Saint-Antoine. Les voisins de Rowen, à cette époque, étaient Zéphirin Boudreau et Alexandre Mckelvie. *L'Ere Nouvelle* suspendit sa publication en 1866.

C'était un journal fort intéressant que *L'Ere Nouvelle*. Ses articles étaient bien rédigés, variés, et embrassaient une foule de sujets en rapport avec les besoins des Trois-Rivières et la construction d'un chemin de fer. Benjamin Sulte, alors dans toute l'ardeur de sa jeunesse — au fait, a-t-il jamais été vieux ? — y donnait souvent des articles qu'il qualifie lui-même quelque part "d'enthousiastes". Mais celui qui fut réellement l'âme de ce journal, qui lui infusa une vie qui lui permit de durer quelques années, ce fut Abraham-L. Desaulniers.

Abraham Desaulniers était né à Yamachiche, avait été reçu avocat à Montréal, était venu pratiquer aux Trois-Rivières, où en peu de temps il devint un des membres des plus distingués du Barreau trifluvien. Il s'occupa activement de politique et fut même élu député du comté de Saint-Maurice à la Législature de Québec. Entre les loisirs que lui laissaient sa profession, la politique et la rédaction de *L'Ere Nouvelle*, Desaulniers trouvait encore moyen de collaborer à plusieurs journaux et périodiques. On lui doit un *Dictionnaire du Droit Canadien*, et une *Généalogie de quelques familles d'Yamachiche*. Abraham-L. Desaulniers était un des plus forts tribuns populaires de son temps.

Le 17 avril 1860, réapparition de la *Gazette des Trois-Rivières*. C'est Calixte Levasseur qui en est le propriétaire et l'imprimeur. L'impression du journal se fait sur la rue Craig, dans une maison en briques à deux étages. Cette maison et le journal furent emportés par le grand incendie de 1863, qui réduisit en cendres tout le quartier commercial de la ville, compris entre les rues Notre-Dame, Craig,

Du Fleuve, du Platon et Saint-Antoine. Cet incendie avait ruiné plus de vingt familles.

Un jeune étudiant en droit de talent, qui se fit plus tard une brillante carrière de journaliste à Montréal, Alfred-Norbert Provencher (3), publie, le 11 février 1862, *La Sentinelle* qu'il fait imprimer aux ateliers de *La Gazette des Trois-Rivières*. Malgré son mérite incontestable, *La Sentinelle* disparut, emportée par les premières brises printanières...

-O-O-O-

Le 19 mai 1865, apparition du *Journal des Trois-Rivières*. Honoré-R. Dufresne, N.P., marchand-libraire, est d'abord le seul propriétaire de ce journal qui est imprimé dans une maison en pierres à deux étages, appartenant à la succession de Pierre Desfossés. Cette maison, avant l'incendie de 1908, occupait l'emplacement où se trouve actuellement l'Hôtel Saint-Louis. Le 22 mai 1866, Honoré-H. Dufresne prit avec lui comme associés pour la publication du journal : Arthur et Ephrem-R. Dufresne, étudiant en droit. C'est aussi cette même année que le journal adopta cette devise remarquable : "In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas". Un an plus tard, le 7 mai 1867, le Journal et l'imprimerie sont installés à l'encoignure des rues Notre-Dame et du Platon dans une maison appartenant à MM. T. Larue et F.-X. Tapin.

Le 3 août 1868, Arthur-R. Dufresne décède, laissant Honoré et Ephrem seuls propriétaires du journal. Cependant, après deux années d'association, Honoré et Ephrem Dufresne s'adjoignent, en 1870, un autre parent, Nestor-R. Dufresne. Concurrément avec *Le Journal des Trois-Rivières*, les Dufresne, en cette même année 1870, publient, pour accommoder la population de langue anglaise, *The Tri-*

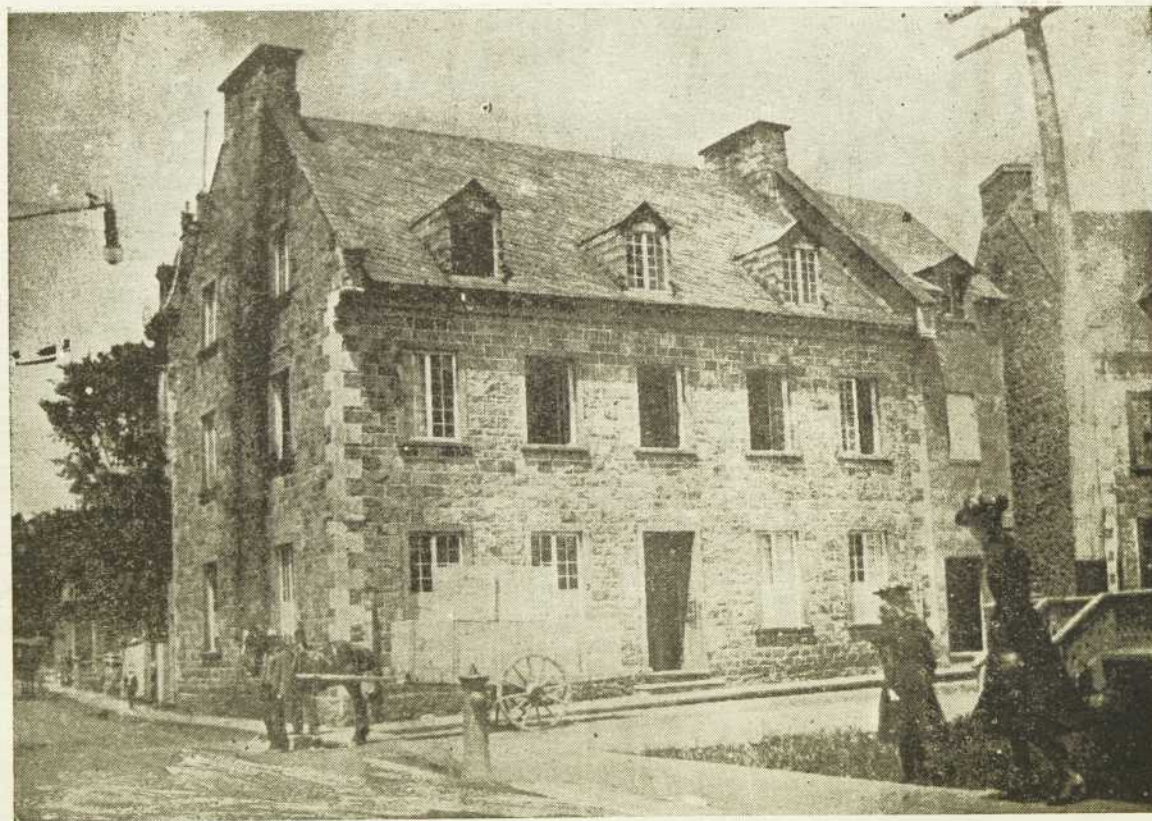
(3) Ancien rédacteur à la *Minerve*.

fluvian Trader, petite feuille presque entièrement consacrée, du reste, aux annonces commerciales et professionnelles.

De tous les Dufresne qui ont été mêlés au *Journal des Trois-Rivières*, celui dont le souvenir est demeuré, c'est bien Ephrem-R. Dufresne, avocat, décédé il y a quelques années seulement. A l'époque de sa mort, c'était un vieillard d'une grande distinction de manières, très courtois et toujours bienveillant avec tout le monde. Je l'ai très bien connu dans ses dernières années, et j'ai eu même quelques relations amicales avec lui. Je le rencontrais d'ordinaire au bureau du *Bien Public* ou sur la rue, où je le voyais venir claudicant quelque peu, avec, sous le bras, une paperasse quelconque ou un paquet de journaux. Il aimait beaucoup causer. Sa conversation, bourrée de faits et d'anecdotes, était des plus intéressante. M. Dufresne avait été mêlé à bien des luttes et il avait beaucoup souffert ; mais il se montrait très réservé sur ce qui le concernait personnellement. Par contre, lorsque la conversation s'amorçait sur l'histoire des Trois-Rivières, sur "ses" journaux, sur le "bon vieux temps", il devenait intarissable : ses yeux, à ce rappel, s'allumaient alors du feu de la jeunesse ! Nul n'accueillit avec plus d'enthousiasme que lui la fondation du *Bien Public* : il trouvait ce journal conforme à sa mentalité et à ses principes. Pendant les années du début, il prêta généreusement et activement sa collaboration au nouveau journal, et il n'hésita même pas à faire du simple "reportage" en sa faveur. C'était un grand cœur et un excellent citoyen.

Le 18 mai 1870, par un acte passé devant le notaire P. Hubert, Magloire McLeod, (4), E. E. D., et P.-N. Martel, E. E. D., achètent *Le Journal des Trois-Rivières*, et le *Trifluvian Trader*. Ils les publient au même endroit jusqu'au 13 octobre 1871, alors que McLeod vend tous ses droits à P.-N. Martel, devenu avocat, et pratiquant aux

(4) Décédé, à Québec, en 1875, à l'âge de 33 ans. Journaliste de grand talent, annonçant une brillante et féconde carrière.



Cette maison à l'encoignure des rues Bonaventure et Notre-Dame a appartenu aux familles Lanigan et G.-I. Barthe. En 1908 elle servait de manufacture de gants : "The Balcer Glove, Co." Plusieurs journaux ont été imprimés dans cette maison.

Trois-Rivières. Martel, resté seul propriétaire des deux journaux, les publie tant bien que mal ; mais après quelques mois de cette expérience, le 15 février 1872, il s'estime tout heureux de vendre à Gédéon Desilets journaux et ateliers.

Devenu à son tour propriétaire du *Journal des Trois-Rivières* et du *Trifluvian Trader*, Gédéon Desilets continua de publier ces deux journaux à leur endroit habituel ; mais, le 1^{er} octobre 1875, il transporte au no 15, rue Saint-Antoine, son bureau et l'imprimerie.

En 1876, Gédéon Desilets s'adjoint ses frères Petrus, notaire, et Alfred, avocat. Tous les trois publient, quelques années, les deux journaux au no 15, rue Saint-Antoine, mais, le 8 mai 1879, ils déménagent une fois encore leurs publications, et vont les installer à l'angle des rues Notre-Dame et Bonaventure, dans un immeuble en pierres, propriété appartenant autrefois à Richard Lanigan et possédée à ce moment par Georges-Isidore Barthe, député de Richelieu au fédéral et demeurant à Sorel.

En 1880, Alfred Desilets (5) se retire de la société, suivi bientôt par son frère Petrus ; Gédéon Desilets demeure seul à l'administration et à la rédaction du *Journal des Trois-Rivières*. Il en sera ainsi jusqu'au 19 mars 1891, alors qu'ayant obtenu la position d'Inspecteur des Postes de la division des Trois-Rivières, Gédéon Desilets se retira définitivement du journalisme trifluvien qu'il avait honoré — c'est bien le cas de le dire — durant dix-neuf ans. Au cours de cette carrière de journaliste, féconde sous plus d'un rapport, Gédéon Desilets a mis au service de l'Eglise, de la patrie et de ses concitoyens, une plume inlassable, vigoureuse et singulièrement avertie. Il n'était pas ce que l'on pourrait appeler un grand polémiste, mais ses articles tiraient toute leur valeur de probation et de conviction de sa foi profonde

(5) Nommé protonotaire aux Trois-Rivières par le gouvernement Chaplau.

et éclairée, d'une culture intellectuelle assez étendue, d'une grande droiture d'esprit et d'un remarquable talent d'argumentation en une langue claire, nerveuse et toujours courtoise.

Ses articles étaient lus, discutés, commentés, faisaient du bien ; Gédéon Desilets ne désirait rien d'autre. Il vénérât et admirait profondément Monseigneur Laffèche, et c'est auprès de ce grand patriote, de ce grand champion du catholicisme intégral en notre pays, qu'il allait chercher les enseignements et les directives. Ces deux âmes se joignaient vraiment dans l'amour de l'Eglise, du Pape et de la Vérité... L'Eglise et la Vérité ! Ces deux choses qui se concrétisaient dans la personne du Pape ont toujours été les deux pôles entre lesquels, on peut le dire, a oscillé toute la carrière de journaliste de Gédéon Desilets, et toute sa vie de chrétien.

Mais c'est une biographie de Gédéon Desilets qu'il faudrait écrire ici à la place des quelques lignes que le cadre forcément limité de cette étude me permet de lui consacrer. On aura peint d'ailleurs Gédéon Desilets, quand on aura dit de lui qu'il fut un véritable chevalier chrétien, un patriote admirable et un parfait gentilhomme.

Le *Journal des Trois-Rivières*, qui a eu une durée de vingt-six ans — dont dix-neuf sous la direction des frères Desilets — était reconnu, de son temps, comme un des journaux les meilleurs et les plus écoutés de notre province. On prétendait — mais à tort, croyons-nous — qu'il était l'organe attitré de Monseigneur Laffèche, et que celui-ci y collaborait... C'était sous ce soupçon, sans doute, que les adversaires du *Journal* appelaient celui-ci la *sainte boutique*, et les gens de la rédaction, les *pieux éditeurs* ! Mais cette prétention, qu'elle ait été vraie ou fausse, bien loin de nuire au journal, lui donnait, au contraire, un accroissement d'autorité. Les Desilets, c'était connu, étaient de francs conservateurs ; et le *Journal*, où s'exprimaient leurs préférences politiques, était considéré comme un des plus forts soutiens du gouvernement

Mac-Donald à Ottawa, et des cabinets de Boucherville et Ross, à Québec. Il fit des luttes mémorables en faveur de la politique dite "nationale", du parti conservateur en 1879, et contre le mouvement "national" de Mercier en 1886. De tout temps, les bonnes causes d'ordre patriotique ou religieux trouvaient en *Le Journal des Trois-Rivières* un défenseur et un soutien.

Si *Le Journal des Trois-Rivières* se signalait par une grande vigueur de pensée, il ne s'abaissait jamais jusqu'à l'injure ou la grossière invective. Contre ses adversaires, généralement il restait digne et courtois. Cependant, avec des adversaires peu délicats ou volontairement injustes envers lui, ses amis ou son parti, il avait la riposte vive et acérée. Son ironie était mordante et ses sarcasmes, comme autant de pointes aiguës, pénétraient profondément la chair vive. D'ailleurs, ces exécutions, lorsqu'il y en avait, se faisaient hors de l'article éditorial, et sous la plume de collaborateurs.

Je ne veux pour exemple de cette deuxième *manière* du *Journal* que celui que j'ai choisi ici, entre plusieurs, parce que plus court, et dont je ne cite du reste que quelques lignes. Voici de quoi il s'agissait : dans son numéro du 1er octobre 1877, *L'Union de St-Hyacinthe*, feuille libérale, avait fort malmené le petit journal de "six pouces" des Trois-Rivières, *L'Eclair* (petite feuille que je mentionne plus loin), parce que ce dernier avait osé faire un éloge de M. H.-G. Mailhot, commissaire du gouvernement — alors conservateur — en rapport avec une construction de ponts sur le St-Maurice. *L'Union* prétendait, entre autres choses, que M. Mailhot n'avait pas donné cette construction à l'entreprise, tout simplement "afin d'avoir le patronage en mains et de faire de la corruption". De cette prétention notre *Journal* fit une grosse colère. Prenant alors la défense du *faible* et de *l'opprimé*, il adressa à *L'Union de St-Hyacinthe* l'article suivant écrit au vinaigre :

“L’Union de St-Hyacinthe” est de bonne humeur, il veut nous faire rire. S’il ne le veut pas il le fait. Jugez plutôt.

Sous la rubrique. — Furieux — voici ce qu’il laisse échapper : “L’Eclair”, grand journal publié à Trois-Rivières est furieux parce que nous l’appelons petite feuille (ce journal a six pouces de large).”

Eh bien ! vous, joyeux gaillard, combien de pouces avez-vous d’épais ? Combien de pieds pour vous supporter ? Quatre je suppose. Et la tête ? Comme le saint patron de votre administrateur, M. Denis, vous la portez sous le bras, la déposant par terre quand il s’agit d’écrire.

Ce journal a pris pour devise, un conseil qu’il donne aux autres, sans le mettre en pratique : soyez juste et droit.

Il n’y a guère de droit dans ce journal que les colonnes. “L’Eclair” n’a que huit pouces... “L’Union” a huit colonnes creuses que le rédacteur remplit de morceaux faits sous lui pendant la semaine.

— “L’Union” fait la force, etc...

Eh bien, savant numéro, apprenez ceci : la corporation n’a rien à voir au pont du chemin de fer, et M. Mailhot n’est nullement intéressé au pont de la corporation. Il y a autant de différence entre ces deux ponts qu’entre un “Trait d’esprit et” un “Trait d’Union”.

Tenez-vous donc sur vos gardes. Vous devez savoir ce qu’il en a coûté autrefois à un des vôtres d’avoir pris le Pirée pour un homme. — Ils sont incorrigibles dans cette famille-là. Et pourtant on ira dire encore : Mémoire de singe, etc ! ”

L’article était signé du pseudonyme, O. Laure.

Gédéon Desilets ne rédigeait pas seul le *Journal des Trois-Rivières*. Ainsi qu'il était indiqué en tête du journal, ce dernier était rédigé par un "Comité de Collaborateurs". On reconnaissait parmi eux, Ephrem-R. Dufresne, Armand-Edmond Gervais, Narcisse Martel, H.-G. Mailhot, quelques ecclésiastiques, etc. Il est bien probable que c'est H.-G. Mailhot qui est l'auteur de l'article cité plus haut : le ton, la mauvaise humeur qui l'a inspiré, indiquent quelqu'un d'intéressé particulièrement et qui a été personnellement mis en cause...

Après la suspension du *Journal des Trois-Rivières*, MM. L.-P. Guillet et F.-X. Duval tentèrent de lui infuser une vie nouvelle et de le continuer tout en fondant un journal anglais : le *Lumberman*. Mais le *Journal* avait bien fini sa carrière, et après quelques numéros, les deux publications disparaissaient de la circulation.

CHAPITRE TROISIEME

Elzéar Gérin-Lajoie et "*Le Constitutionnel*."
"*La Concorde*". — "*Le Trifluvien*" et Pierre McLeod.
Omer Héroux. — *Polémiques*.

Presque en même temps que se fondait le *Journal des Trois-Rivières*, MM. T.-E. Normand, N. P., et Jean-Baptiste Normand du Cap-de-la-Madeleine, mettaient sur pied, le 27 juillet 1868, le *Constitutionnel*. Le journal est imprimé d'abord aux anciens ateliers de *L'Ere Nouvelle*, pendant que le bureau de direction et de rédaction se loge, rue Notre-Dame, dans une maison dont le rez-de-chaussée est occupé par Godfroy Lasalle, marchand, devenu plus tard Percepteur du Revenu provincial. Quelque temps après, MM. Normand ayant acheté la maison de Charles-Odilon Doucet sur la rue Craig, ils y transportèrent, le 5 janvier 1870, le *Constitutionnel* et leurs bureaux. Quelques semaines plus tard ils publieront également une feuille anglaise : *The Lumberman and Three-Rivers Echo*. M. L.-A. Bergeron sera l'imprimeur de ces deux feuilles. Le 11 avril 1870, Elzéar-Gérin Lajoie s'unit aux MM. Normand, et le 16 du même mois, tous trois produisent une déclaration de copropriétaires des deux publications ci-dessus mentionnées. En 1871, T.-E. Normand et Elzéar Gérin-Lajoie sont seuls propriétaires des deux journaux de la rue Craig, Jean-Baptiste Normand ayant quitté la société. Le 7 décembre 1874, par un acte passé devant le notaire Camirand, Louis-Isidore Clair, avocat, fait l'acquisition du matériel de l'imprimerie et des titres des journaux. Il les publiera jusqu'au 3 février 1880, alors que par un acte passé devant T.-E. Normand, N.P. il cède le tout au notaire Hector Trépanier qui continue la publication des deux feuilles sous le nom de "Trépanier & Cie".

A son tour, au mois de mars 1881, Hector Trépanier se départit en faveur de Bruno-Casimir Duval du *Constitutionnel* et du *Lumberman and Three-Rivers Echo*. Le *Lumberman* vivra quelques mois encore, cependant que la publication du *Constitutionnel* sera continuée jusque vers la fin de 1884, alors que ce journal disparaîtra définitivement.

Voilà, en peu de mots, ce que je pourrais appeler l'histoire chronologique de cet important journal trifluvien.

M. T.-E. Normand, qui fut le promoteur du *Constitutionnel*, est un homme qui appartient à l'histoire trifluvienne pour le rôle de premier plan qu'il a joué, de 1870 à 1900, dans notre vie municipale et dans la politique de notre province. Il a été échevin durant plusieurs années, puis à deux reprises maire des Trois-Rivières ; son passage à notre Conseil municipal a été marqué par d'importantes et nombreuses mesures qui ont été parmi les premiers facteurs du progrès réalisé depuis par notre ville. Il dut à la confiance de la majorité de ses concitoyens de les avoir représentés à la Législature de Québec de 1890 à 1900. Comme député des Trois-Rivières, M. T.-E. Normand a beaucoup contribué à la construction du *Chemin de fer du nord* (Montréal - Québec) et du chemin de fer des Piles. M. T.-E. Normand était le père de l'honorable L.-P. Normand qui a joué lui-même un rôle considérable dans nos affaires municipales, scolaires et dans la politique jusqu'à ces toutes dernières années (1927).

M. T.-E. Normand est décédé aux Trois-Rivières le 3 avril 1918.

Le *Constitutionnel*, dans son temps, a joui d'une réelle autorité et d'une assez grande vogue. Il était du nombre des journaux influents de la province.

Cette popularité et cette influence, il les devait sans doute à la qualité de ses rédacteurs qui, tous, étaient d'excellents journalistes ; mais parmi eux, à nul autre plus qu'à Elzéar

Gérin - Lajoie dont la plume châtiée, alerte et combative, enchantait les lecteurs.

Elzéar Gérin - Lajoie était né à Yamachiche, dans les "petites terres", et avait étudié au collège de Nicolet. Il était le frère de Antoine Gérin - Lajoie, le célèbre auteur du roman canadien "Jean Rivard". Presque immédiatement après sa sortie du collège, Elzéar Gérin entra à la rédaction du *Journal de Québec* puis à la *Minerve*.

Il passa ensuite deux ans à Paris, attaché à la rédaction du *Journal de Paris*, comme correspondant canadien. Revenu au pays, il se fit recevoir avocat et s'en vint exercer sa profession aux Trois-Rivières tout en rédigeant le *Constitutionnel*.

Entre temps, il fit de la politique active et représenta même le Comté de St-Maurice à la Législature de Québec.

Elzéar Gérin - Lajoie était un journaliste-né, de grand talent et d'esprit très fin. Son instruction, qu'il avait fort étendue, en faisait un écrivain des plus goûtés des lecteurs. Il avait l'ironie brillante, le sarcasme facile ; ces deux aptitudes, jointes à un grand talent d'argumentation, le rendaient redoutable à ses adversaires dans la discussion ou au cours des polémiques.

On lui reprochait bien parfois, non sans raison, un esprit frondeur et une certaine inclination à gougner, qu'il exerçait quelquefois au détriment même de ses meilleurs amis. C'est cette disposition d'esprit qui lui aliéna un jour la famille Hart, alors très puissante en notre ville, et qui avait été plus d'une fois d'un grand secours à Gérin, au temps où celui-ci s'occupait activement de politique. Gérin fréquentait beaucoup chez les Hart qui aimaient à le recevoir à leurs réunions, où son esprit et sa conversation brillante mettaient de l'entrain. Un soir que Ezéchiél-M. Hart donnait un dîner que devait suivre un bal, Gérin avait été invité et il s'y rendit ; mais dans le prochain numéro de son journal, sous le titre

“Un bal chez Boulé”, il fit de cette soirée un compte-rendu si fantaisiste, au gré des Hart, que ceux-ci en furent très mortifiés. Depuis, malgré toutes les explications qu’ait pu offrir Gérin par la suite, les portes de cette famille lui demeurèrent désormais fermées.

Tout de même, malgré cette pente gouailleuse de son esprit, Gérin était le plus charmant homme du monde. Avec un pareil type, on le conçoit, l’on ne devait pas s’en-
nuyer au bureau de rédaction du *Constitutionnel* !

On raconte que le journal, qui publiait depuis quelque temps un roman dont l’héroïne principale était une certaine Antoinette de Méricourt, avait, pour une raison ou pour une autre, arrêté le roman... et à l’endroit peut-être le plus palpitant du récit : au moment où Antoinette, pour échapper à un grave danger, avait cherché un refuge sur une branche qui, heureusement, s’était trouvée à sa portée. Une brave dame du nom de Lafontaine, lectrice assidue du *Constitutionnel*, mais plus encore de son roman, s’était passionnée pour les aventures de cette malheureuse Antoinette, et elle aurait bien désiré savoir comment toute cette tragique affaire s’était terminée. Elle allait d’un rédacteur à l’autre s’informer si Antoinette avait pu s’échapper heureusement de sa position périlleuse... “car enfin, disait-elle, ça n’a pas de sens d’interrompre un roman de cette façon là, et laisser ainsi une pauvre fille sur une branche, entre la vie et la mort. Comment tout cela a-t-il fini ?” Avec son plus grand sérieux, et après une longue dissertation sur les dangers des aventures imprudentes, Gérin congédia la dame en lui disant : “Impossible, madame, de vous renseigner davantage là-dessus, car ici, voyez-vous, nous sommes tenus au secret professionnel”.

Pendant que nous en sommes avec Elzéar - Gérin Lajoie, les lecteurs me permettront bien encore cette petite anecdote, assez insignifiante en elle-même, mais qui, à distance, ne manque pas d’intérêt ni d’une certaine saveur...

Les prêtres de la cure avaient eu quelques petites difficultés avec le *Constitutionnel* et son rédacteur à propos de romans et de certains articles qu'ils jugeaient déplacés, et, pour un temps, Elzéar Gérin n'était plus "persona grata" auprès de ces Messieurs. Un jour, Jean-Baptiste Normand, un des co-propriétaires du journal, fit baptiser un garçon et pria Elzéar Gérin d'être le parrain de l'enfant. Gérin accepta avec bonne grâce. L'officiant à la cérémonie était l'abbé Amable Lebrun, presque un co-paroissien du parrain, en tout cas, un de ses camarades de collège. Avant d'administrer le sacrement le célébrant demanda au parrain, selon la formule du rituel, quel nom il voulait donner à l'enfant. — "Gérin", répondit le parrain ; alors le célébrant avec un sourire narquois de répondre : "Pourquoi ne le faites-vous pas appeler "Constitutionnel", pendant que vous y êtes"... !

Pour le récompenser des nombreux services qu'il avait rendus au parti conservateur, le gouvernement Mousseau, en 1883, appela Elzéar Gérin - Lajoie à siéger au Conseil Législatif, comme représentant de la division de Kennebec. Cette nomination était méritée à plus d'un titre, et le bénéficiaire en était digne ; cependant elle souleva une petite tempête dans la presse libérale des Trois-Rivières et d'ailleurs.

On se rappelait que Gérin, au temps où les libéraux étaient au pouvoir à Québec, avait exercé ses critiques les plus amères et les plus mordantes contre le Conseil Législatif. On se plaisait à rééditer, entr'autres, cet article où Gérin traitait assez peu respectueusement notre vénérable Chambre Haute. J'en donne les premières phrases :

" LE CONSEIL LEGISLATIF "

(institution divine)

"Le Conseil Législatif ne représente rien, ni intelligence, ni éducation, ni sens pratique. Le Conseil a scellé son arrêt de mort ; il a fait le premier pas vers

le cimetière. Dans son existence présente le Conseil ne pouvait se faire pardonner sa nullité qu'en se taisant et se faisant oublier. Mais puisqu'il n'est pas content d'être nul, il faudra bien recourir aux moyens de rigueur et travailler à son extirpation radicale", etc., etc.

En entrant au Conseil Législatif, Elzéar Gérin démontrait, après des milliers d'autres, qu'il n'y a pas qu'avec le Ciel qu'il peut y avoir des accommodements...

L'honorable Elzéar-Gérin-Lajoie a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels il convient de mentionner : "Une Histoire de la Gazette de Québec", un "Voyage sur le Saint-Maurice", et une "Etude sur le traité de Réciprocité de 1854", entre le Canada et les Etats-Unis.

Sous l'administration de Louis-Isidore Clair et de Hector Trépanier, le *Constitutionnel* perdit beaucoup de son importance ; son influence devint pratiquement nulle, ses rédacteurs se contentant de nouvelles locales, d'annonces et de découpages de journaux. Son format avait même diminué, et ses abonnés aussi, je suppose... Ce n'était plus que l'ombre du *Constitutionnel* du temps de Elzéar-Gérin-Lajoie. Des nombreux numéros de ce journal que j'ai parcourus, je n'ai pas trouvé un seul article éditorial ; mais par contre, des extraits, des reproductions de journaux ; parfois un article d'un écrivain local bénévole sur un sujet indifférent, ou la pièce d'un jeune amant des Muses célébrant les charmes de quelque paysage trifluvien, comme celui-ci, par exemple, à propos de notre Boulevard :

*Oh ! charmant Boulevard ! que de fois solitaire,
L'esprit pensif, rêveur, d'un pas rapide ou lent,
J'ai parcouru distrait ce coin fleuri sur terre,
Charmé, ému, heureux de n'avoir que vingt ans.*

*L'œil perdu dans l'espace, admirant la nature,
Remerciant mon Dieu, sublime Créateur,
De me laisser vivant, quand dans la sépulture
Dorment les cœurs brisés sous un gazon fleuri.*

*De tes arbres géants, j'admire la stature,
Eux les muets témoins des couples amoureux ;
Tu es un oasis au bord de l'onde pure,
Près d'un panorama, seul aussi gracieux.*

*Quand l'étoile scintille, O nuit enchanteresse !
Le firmament garnit de diamants le ciel.
L'oiseau suspend son chant, il dort. Mais plein d'ivresse
J'entends le chant de l'eau, rêvant lune de miel.*

*O va mon esprit, va, mon cœur libre et sans obstacles
Au champ fleuri d'espoir que caresse mon cœur.*

Aurèle BARTHE

Trois-Rivières, 25 avril 1879.

On reconnaîtra volontiers qu'il ne peut se faire aucun rapprochement entre cette pièce et les *Méditations* de Lamartine...!

Sous Bruno Duval, cependant, le *Constitutionnel* parut reprendre une certaine vigueur. Il se fit plus intéressant, et son ancienne combativité semblait lui être revenue : ce qui lui permit de durer quelques années encore, jusqu'à la fin de 1884, où il disparut pour toujours.

-O-O-O-

Le 4 juin 1869, un numéro prospectus annonce l'apparition de *L'Union Trifluvienne*. Ce journal sera imprimé et publié par William Lamb, employé civil, à sa résidence de la rue Saint-Philippe, "deuxième porte de la rue Saint-

Georges, en face de l'endroit appelé "marché à foin". Je ne puis dire si ce journal a vécu au-delà de son "prospectus", car je n'ai pu en retracer aucun numéro.

Le 20 août 1877, MM. Philippe Duval et Joseph Labonté publient *L'Eclair*, journal bi-hebdomadaire imprimé au No 7, rue de La Fosse, dans une maison en bois. Le *Journal des Trois-Rivières*, dans son numéro du 23 août, saluait en ces termes l'apparition de cette nouvelle feuille :

"Un nouveau journal, *L'Eclair*, vient de faire son apparition en notre ville. Le jeune confrère promet de ne pas s'occuper de politique, pour le moment, mais en revanche, il donnera toute son attention aux nouvelles de la cité."

"*L'Eclair* est rédigé par les étudiants en droit de cette ville. Succès au nouveau confrère."

Malgré ces vœux, ce journal ne vécut pas longtemps ; le 18 mars 1878, Philippe Duval le quittait pour aller prendre, à Louiseville, l'administration du *Courrier de Maskinongé*. (Il ne faut pas confondre ce journal avec un autre *Courrier de Maskinongé*, fondé le 7 octobre 1892, par le notaire T.-T. Rivard).

-O-O-O-

Une société se constitua le 30 avril 1879, sous le nom de *Three-Rivers Printing Co.*, pour imprimer et publier deux journaux dont l'un en français, *La Concorde*, sera bi-hebdomadaire, et l'autre en anglais, *The Loop Line*, hebdomadaire. — Cette société se composait de MM. J.-N. Bureau, Ezéchiél-M. Hart, Georges-B. Houliston, Alexander Baptist, Frédéric Stobbs et L.-J.-O. Brunel. Après avoir fonctionné jusqu'au vingt-trois décembre de la même année, cette société est dissoute. On décide alors, pour la remplacer, d'organiser une compagnie par actions de \$25 chacune, avec un capital autorisé de \$5,000,00. La nouvelle compagnie ainsi constituée se composait de MM. L.-J.-O. Brunel, Alex.

Baptist, Jos. Raynar, Ezéchiél-M. Hart, Henry Hart et Georges-B. Houliston. Cette compagnie a publié la *Concorde* et le *Loop Line* jusqu'au 16 novembre 1883, alors que ces journaux passèrent sous le contrôle de MM. Hercule Dorion, avocat, et F.-A. Voyer, qui les publièrent au No 36, rue Du Platon, sous le nom de "Dorion & Voyer".

La *Concorde* et le *Loop Line* ont cessé de paraître vers 1885.

C'était un journal intéressant et fort bien fait que la *Concorde*. Ses articles, par leur facture, et ses extraits, par leur choix, indiquaient chez son rédacteur un lettré et un homme de goût. D'autre part, un grand talent d'argumentation, servi par une érudition étendue, manifestait aussi, chez ce dernier, un polémiste puissamment outillé. La *Concorde* eut pour rédacteur un homme qui fit plus tard sa marque dans le journalisme canadien, et qui s'acquitta même, un jour, une certaine célébrité dans la politique de notre province : M. Ernest Pacaud. Né en 1850, aux Trois-Rivières, de P.-N. Pacaud, notaire, Philippe-Olivier-Ernest Pacaud fit ses études à Nicolet, étudia le droit à Montréal, et, après avoir été admis au Barreau, s'en vint pratiquer aux Trois-Rivières en société avec son frère Auguste Pacaud. (Les deux Pacaud tenaient leur bureau au No 15, rue Des Forges, près du marché).

En 1878, le Cabinet Joly de Lotbinière le nomma proto-notaire aux Trois-Rivières ; mais en 1880, le gouvernement Chapleau le démit de cette fonction et le remplaça par M. Alfred Désilets, avocat. En 1879, Ernest Pacaud prit la direction de la *Concorde* qu'il conserva jusqu'en 1885, alors qu'il fut appelé, à Québec, à la direction de *L'Electeur*, puis, en 1896, du *Soleil*.

Ernest Pacaud fut l'un des chefs libéraux les plus en vue sous l'administration Mercier. Son rôle dans la politique provinciale a été passablement discuté et diversement apprécié. Les gens d'il y a quelque quarante ans se rap-

pellent encore que le nom de Ernest Pacaud a été intimement mêlé à cette fameuse affaire, dite de la "Baie des Chaleurs", qui occasionna, en 1892, le renvoi d'office du ministère Mercier par le Lieutenant-Gouverneur A.-R. Angers.

M. Ernest Pacaud mourut à Québec en 1904.

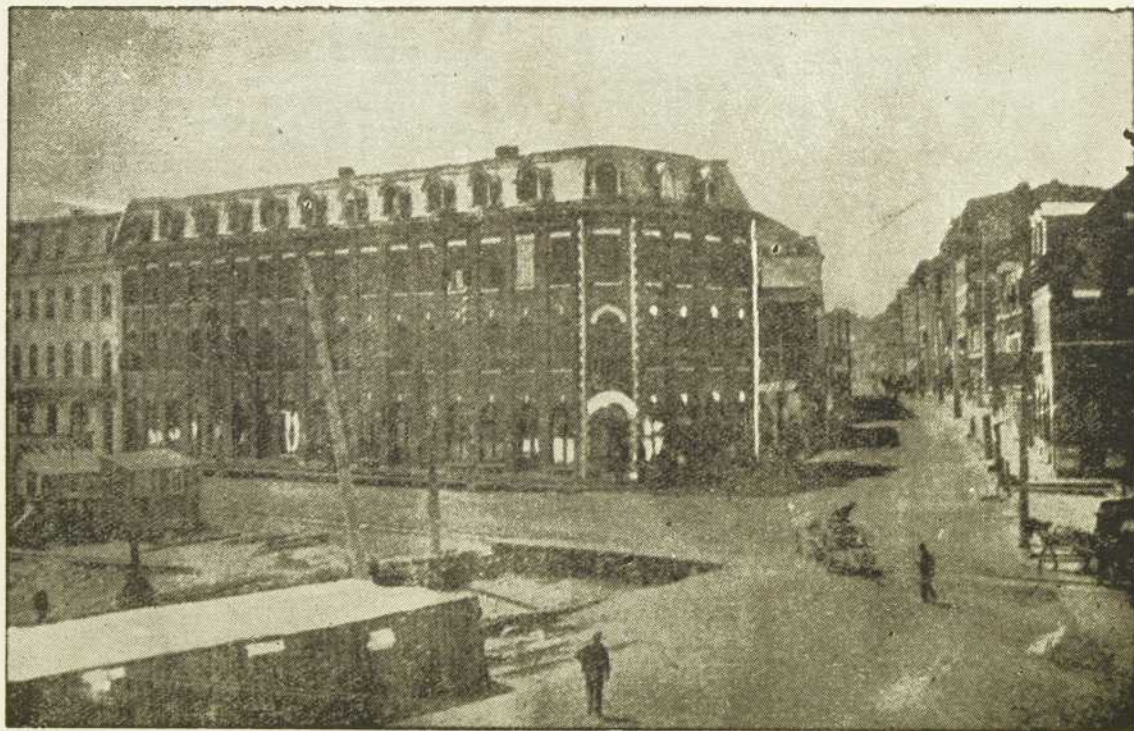
La Concorde était l'organe officiel du parti libéral aux Trois-Rivières.

-O-O-O-

Un journal du nom de *Nouvelliste* a dû être publié aux Trois-Rivières vers 1880. Je ne saurais l'affirmer, cependant, car je n'ai retracé ce journal nulle part ailleurs que dans un article de *La Concorde*, du 11 août 1880, où cette dernière reproche au *Nouvelliste* une attaque injustifiée — d'après elle — contre l'honorable Arthur Turcotte, Orateur de l'Assemblée Législative, à propos d'une décision rejetant des résolutions du procureur général Loranger concernant notre bureau d'enregistrement. D'après la teneur de l'article de *La Concorde*, il semblerait bien que le *Nouvelliste* ait été un journal trifluvien. Encore une fois, je ne saurais l'affirmer, et j'abandonne la question aux chercheurs...

Dans une déclaration signée devant le notaire D.-G. LaBarre, le 19 janvier 1884, MM. T. Turcotte-Genest, W.-E. Aubé et J.-E. Genest, annoncent qu'ils vont publier *Le Clairon*, et que ce journal sera imprimé au coin des rues du Fleuve et du Platon dans la maison connue sous le nom de "bloc Shortis". Vers le même temps, Jos.-Henri Courchesne, journaliste, fait part au public de la fondation d'une feuille hebdomadaire, *La Scie*, qui paraîtra chaque samedi et qui sera imprimée aux ateliers de *La Concorde*. Ces deux journaux sont si peu importants et de si courte durée qu'il suffit amplement de les mentionner ici.

Le 5 mars 1884, M. Bruno-Casimir Duval réédite *The Lumberman*, au No 8 de la rue Craig, où il imprimait déjà le *Constitutionnel*.



“Bloc Shortis”, plus tard l’Hôtel S. James, à l’angle des rues Du Platon et Du Fleuve.
Plusieurs journaux ont été imprimés dans cette maison.

Le 18 août 1884, réapparition de *L'Ere Nouvelle*. Le journal est imprimé par une société composée de MM. Georges-B. Houliston, G.-I. Barthe et M. Honan, avocat. La société avait acheté de J.-N. Bureau, avocat, tout le matériel d'imprimerie de l'ancien journal du même nom, et avait fait imprimer le numéro prospectus à Montréal. Cette société, toutefois, ne dura pas longtemps, car, après quelques semaines, MM. G.-I. Barthe et René Barthe prenaient le contrôle de *L'Ere Nouvelle* et la publiaient sous le nom de "G.-René Barthe & Cie". M. Pierre Dupont, que les Trifluviens actuels ont bien connu puisqu'il est mort, il y a quelques années seulement, avait été chargé de l'impression du journal. La "G.-René Barthe & Cie" publia également, le 26 mai 1885, un journal anglais, le *The New Era* qui n'eut, du reste, que quelques numéros.

En 1884, le 25 octobre, MM. L.-J. Demers & Frères, de Québec — propriétaires plus tard de *L'Événement* — impriment à leurs ateliers de Québec et publient aux Trois-Rivières *La Liberté*. M. Edouard Aubé est leur agent ici, et il tient son bureau dans le "bloc Balcer", rue Notre-Dame. Je ne saurais dire pendant combien de temps ce journal a été publié en notre ville, car je n'en ai retracé aucun numéro. Il est bien probable, qu'à l'instar d'un grand nombre de ses confrères, *La Liberté* eut une existence éphémère.

-O-O-O-

La disparition de *La Concorde*, en 1885, laissait le parti libéral en notre ville sans un organe pour défendre ses principes et promouvoir ses intérêts ; et, malheureusement pour lui, en un temps où le besoin d'un tel organe se faisait le plus sentir, car les journaux du parti adverse : *Le Journal des Trois-Rivières* et *Le Trifluvien*, faisaient ici la vie assez dure aux libéraux. Pour remédier à cette situation fâcheuse, avec l'appui des chefs du parti libéral, MM. William Chagnon et Louis-Napoléon Langelier mirent sur pied un

journal auquel ils donnèrent le nom de *La Sentinelle*. Ce journal est imprimé au numéro 38, rue Saint-Pierre, par la compagnie, "W. Chagnon & Cie". MM. A.-T. Genest, L.-T. Polette et plusieurs libéraux influents, sont au nombre des rédacteurs de cette feuille. *La Sentinelle*, dès les débuts, se signala par une grande combativité et une certaine violence dans la discussion. Etant seule contre deux adversaires, elle croyait sans doute qu'il fallait frapper double coup et crier deux fois plus fort que les deux autres ; malheureusement, son âpreté à défendre son parti l'entraîna dans des écarts de langage regrettables. Comme, à cette époque, les deux partis mêlaient volontiers dans leurs discussions les questions religieuses avec les politiques, son ardeur à la lutte la porta à émettre certaines théories et certaines idées, qui rappelaient de trop près les idées libérales avancées du temps du *rougisme* de 1848 et 1854, pour que les autorités religieuses les laissassent passer sans les relever et les condamner. C'est ce que firent ces dernières, en effet.

La Sentinelle ne survécut pas longtemps à cette dénonciation, et, sous la pression des chefs libéraux de Québec, elle disparut pour être remplacée par *La Paix*. Dans une déclaration assermentée, MM. W. Chagnon et Louis-Napoléon Langelier, ingénieur-civil, se reconnaissent propriétaires-éditeurs de *La Paix* qui sera imprimée au même endroit que *La Sentinelle*, par W. Chagnon & Cie. M. William Chagnon sera reconnu comme le seul administrateur de cette publication, tandis que MM. A.-T. Genest et L.-T. Polette en seront les rédacteurs en chef. Un Monsieur Lemoine faisait également partie de la rédaction. Comme on le voit, c'était le même personnel et le même encadrement que pour *La Sentinelle* : les idées seules s'étaient modifiées... En effet, *La Paix* était de ton plus modéré et d'idées plus orthodoxes que *La Sentinelle* à laquelle elle succédait ; mais elle n'en fit pas avec moins de vigueur que celle-là les luttes de son parti. Elle eut plus d'une fois de remarquables prises d'armes avec ses adversaires, au cours desquelles ces derniers

ne sortaient pas toujours victorieux... Ses adversaires aimaient parfois — comme suprême argument, sans doute — à rappeler à *La Paix* son étroite parenté avec *La Sentinelle*. C'est ainsi, par exemple, que *Le Trifluvien* du 15 janvier 1890, après avoir adressé à *La Paix* une de ses plus sévères réprimandes pour avoir endossé des commentaires que *L'Union Libérale* de Québec avait écrits au sujet d'une lettre de Monseigneur Grandin, terminait par ces mots :

“Et “La Paix” endosse tout cela. Des attaques à peine déguisées contre un évêque, des attaques ouvertes contre l'entourage de cet évêque, voilà bien son affaire !

Voyez donc le crime de ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme elle ! Pourquoi nos évêques ont-ils tort d'avoir dénoncé cette guerre de préjugés et de passions inaugurée par les siens, ce mouvement révolutionnaire qu'elle a suscité, ce souffle de révolte qu'elle et les siens ont répandu ?

N'est-elle pas issue de “La Sentinelle” dénoncée par l'autorité religieuse ? N'est-ce pas la fille de ce journal qui attaquait brutalement Monseigneur Gravel, n'est-ce pas elle qui insultait grossièrement Monseigneur des Trois-Rivières, n'est-elle pas enfin le journal des MM. Turcotte et Chagnon” ?...

A part l'intérêt qui s'attache à elle en sa qualité d'organe officiel du parti libéral en notre ville, *La Paix* nous offre encore une autre raison de nous intéresser à sa vie et à ses activités, parce que c'est dans ses colonnes que M. J.-C. Magnan, Inspecteur général des Ecoles normales de notre province, a fait ses débuts dans la carrière du journalisme. M. Magnan s'est plu bien des fois, et avec humour, à rappeler cet épisode si intéressant de sa jeunesse, et les paternels conseils que lui donnait alors Monseigneur Laflèche, bien que les idées de *La Paix* ne fussent pas toujours celles du grand

et vénérable évêque. M. Magnan échangea bientôt cette chaire un peu trop tapageuse pour une autre plus calme et plus importante, parce que le travail s'y fait plus en profondeur des esprits et des âmes : la chaire de professeur à l'Ecole normale de Québec.

Le 13 mai 1890, *La Paix* passe sous le contrôle de Arthur Turcotte-Genest qui l'achète de "W. Chagnon & Cie". Ce journal disparut après que ses amis et ses meilleurs supporteurs eurent perdu le pouvoir à Québec, en 1892.

-O-O-O-

Le 31 octobre 1888, M. P.-V. Ayotte annonce la publication de deux journaux : *Le Trifluvien*, et le *Trifluvian Trader*. Le premier sera imprimé aux Nos 157 & 159, rue Notre-Dame — où se trouve actuellement (1933) la pharmacie Hénault — et le second aux Nos 171 & 173, rue Notre-Dame, dans une propriété dont le premier étage était occupé par Frédéric Stobbs, libraire et papetier.

Le premier juin 1893, les deux journaux sont imprimés dans une maison en briques, à deux étages, située à l'encoignure des rues Saint-Antoine et Notre-Dame ; puis, quelques semaines plus tard, les deux journaux reviennent dans la maison portant les Nos 171 & 173 que, dans l'intervalle, M. Ayotte avait achetée. C'est sur l'emplacement de cette maison qu'après l'incendie de 1908, M. Ayotte fit construire la Librairie Ayotte actuelle.

Le Trifluvien a duré vingt ans et eut une existence et des fortunes diverses. Supérieurement rédigé, dès les débuts, par des journalistes de carrière, il a occupé durant plusieurs années une des toutes premières places dans notre presse régionale. Dès l'origine jusqu'à 1900, il a été un journal de parti. Il était l'organe reconnu du parti conservateur dans le district des Trois-Rivières, et il en a fait vigoureusement les luttes. Dans les premières années de sa publication — selon sans doute l'ardeur des convictions, l'importance des

questions et, aussi, le tempérament de ses premiers rédacteurs — on a reproché, et non sans raison, au *Trifluvien*, une certaine violence dans le ton et les procédés de discussion... mais c'était un peu dans les coutumes du journalisme de cette époque !

Le Trifluvien a tiré surtout son importance du fait qu'il eut à sa rédaction, durant plusieurs années, un des plus puissants journalistes du pays à cette époque : M. Pierre McLeod, avocat. Instruit, d'une solide érudition servie par une langue nerveuse et claire, M. Pierre McLeod était un polémiste redoutable. Bien des fois, j'ai entendu quelques-uns de ses adversaires rendre ainsi hommage à son talent : Quel homme ! quel magnifique écrivain !

Les lecteurs seront vivement intéressés d'apprendre ici que c'est sous ce journaliste distingué que M. Omer Héroux, rédacteur en chef du *Devoir*, a préludé à la brillante carrière que nous connaissons tous, et que nous suivons toujours avec émotion et fierté.

Nous avons demandé à M. Héroux de vouloir bien fixer ici, pour nos lecteurs, quelques-uns des souvenirs qu'il a conservés de son passage à la rédaction du *Trifluvien* et de ses relations avec Pierre McLeod. Avec une bienveillance et une bonne grâce qui nous ont réellement touché, sachant l'écrasante besogne à laquelle il est astreint, M. Héroux s'est empressé de faire droit à notre demande.

Qu'il nous permette de lui offrir ici l'expression de notre très vive reconnaissance. Nous le savions : nul mieux que M. Omer Héroux ne pouvait mettre en une plus claire lumière l'attachante personnalité de Pierre McLeod, et nous dire de quelle étoffe était fait ce distingué polémiste et cet excellent patriote, puisque M. Héroux a vécu assez longtemps dans son intimité, qu'il a vite pénétré ce noble caractère auquel l'attacha, tout de suite, une parité d'âme et certaines affinités intellectuelles. En me transmettant ses quelques souvenirs

qu'il avait, à la hâte, jetés sur le papier, M. Héroux avait bien spécifié que ces notes-souvenirs ne constituaient pas un texte à publier, mais dont je pourrais, tout de même, me servir à mon gré et pour les fins de mon travail. J'use de la liberté qu'il me donne, et je publie ces souvenirs tels que reçus. Les lecteurs, j'en suis sûr, me seront reconnaissants de les leur livrer, tels quels, et de leur conserver ainsi toute leur saveur.

"J'ai passé au *Trifluvien* quatre années à peu près : du "printemps de 1896 à l'hiver de 1900 (avec, à l'été de 1896, "les plus longues vacances que j'aie connues). Le *Trifluvien* "était alors, comme depuis ses débuts, la propriété de M. "P.-V. Ayotte. Notre principal collaborateur, celui dont "la figure, en temps que journaliste, domine pour moi ces "quatre années, était Pierre McLeod.

"M. McLeod faisait à la fois la joie et le tourment de "l'excellent M. Ayotte. Il avait, comme beaucoup de ses "confrères, l'habitude de n'écrire qu'à la toute dernière heure. "C'est une habitude ou une manie, que l'on attrappe facilement "dans les quotidiens, où il avait fait presque toute sa carrière. "Car une dépêche, une information du matin peut obliger à "modifier tout un article, à le présenter sous un autre aspect, "à y substituer un thème nouveau.

"McLeod ne se décidait donc à faire sa copie que le "matin du jour où devait paraître le journal (celui-ci était "alors semi-hebdomadaire) et, comme il n'arrivait au jour- "nal qu'un peu après huit heures, il fallait attendre jusque "vers les neuf heures ses premiers feuillets. Une fois parti "d'ailleurs, rien ne l'arrêtait et les feuillets se succédaient "rapidement sous sa plume. Le malheur c'est qu'il n'y "avait que le prote, mon vieil ami Arthur Gélinas, qui pût dé- "chiffrer sa calligraphie assez compliquée, et comme la com- "position se faisait à la main, la chose, en dépit de la grande "habileté de Gélinas n'allait pas très vite.

"M. Ayotte montait à la composition, constatait que "l'article n'était pas fini, que le journal risquait d'être en

“retard — suprême cauchemar de tout éditeur de bonne
“race — et redescendait en se rongant les sangs — “Ah !
“ce McLeod”, faisait-il, avec une sorte de désespoir.

“Mais le journal finissait tout de même par paraître.
“M. Ayotte, debout près de la presse plate, voisine de son
“bureau, guettait le premier numéro, y jetait un rapide coup
“d’œil. Convaincu que tout était en règle, il faisait signe
“au pressier d’aller de l’avant et, rentré dans son cabinet,
“renversé dans son fauteuil, il lisait McLeod. — “Ah ! ce
“McLeod”, faisait-il encore ; mais avec admiration, cette
“fois, avec la joie de publier une copie aussi forte, aussi mus-
“clée, d’aussi belle venue...

“McLeod était d’assez vieille souche trifluvienne. Mal-
“gré son nom, par toute son éducation, par ses habitudes
“d’esprit, par la quasi-totalité de son sang, je le crois bien,
“McLeod était Canadien-Français. Profondément catholi-
“que aussi, et grand admirateur de Monseigneur Laflèche.
“Je crois que le vénérable Monseigneur Cloutier, qui était
“alors curé de la Cathédrale, voulait bien l’honorer de son
“amitié. Ils avaient ensemble rêvé de fonder aux Trois-
“Rivières, sous le nom de *L’Ordre*, un grand quotidien doc-
“trinal dont McLeod avait même rédigé le prospectus : un
“in-quarto de quatre pages qui dut être communiqué aux
“amis présumés de l’œuvre. Vous y trouverez probable-
“ment, avec l’indication d’une tentative intéressante, la
“révélation de la pensée profonde de McLeod, vieilli et mûri,
“sur les hommes et les choses de son temps. Une autre
“pièce de lui doit exister quelque part, qui pourrait être un
“document assez précieux : son mémoire au Délégué Apos-
“tolique, le futur cardinal Merry del Val, sur la situation
“politico-religieuse en 1897.

“Un journal tel que l’était alors le *Trifluvien* laisse des
“loisirs, et j’écoutais avec joie mon aîné parler de sa jeunesse,
“de ses camarades montréalais : Napoléon Hudon-Beaulieu,
“Lucien Lasalle, Fabien Vanasse, etc.

“McLeod avait tenu dans l'affaire Riel un rôle auquel
“l'on a bien rarement fait allusion et qui s'est trouvé avoir
“une importance considérable. Si je ne me trompe, il fut le
“seul journaliste français qui suivit le procès de Régina, et ce
“sont ses comptes-rendus qui durent en somme, et tout d'a-
“bord, faire l'opinion publique dans notre province. Dix
“et quinze ans après le procès, McLeod n'en parlait encore
“qu'avec passion, avec une sorte de rage, pourrait-on presque
“dire. Pour lui, le fait ne faisait point de doute : c'est un
“fou qu'on avait pendu.

“C'est en l'écoutant que je crois avoir le mieux deviné et
“compris l'émotion profonde que créèrent chez nous le procès
“et l'exécution du chef métis.

“McLeod me racontait à ce propos qu'il avait quitté
“Montréal avec des instructions cachetées de M. Langevin,
“alors ministre fédéral et maître à toutes fins pratiques du
“quotidien *Le Monde* de Montréal. Ces instructions lui
“enjoignaient de se mettre en relations avec les avocats de la
“défense et de les aider dans toute la mesure du possible.
“Quelles pages il aurait pu écrire sur tout cela, s'il avait
“songé à faire des mémoires ! Mais je crois qu'il n'a rien
“rédigé du tout... En tout cas, il paraissait avoir vécu fort
“près de MM. Fitzpatrick et Lemieux (sir Charles Fitzpatrick
“et sir François-Xavier Lemieux), deux des avocats de Riel,
“et, en dépit de vives divergences d'opinions ultérieures,
“être resté en bons termes avec eux.

“McLeod avait quelques amis qui venaient assez sou-
“vent lui dire bonjour au bureau. Je revois à distance le
“bon M. Napoléon Daignault, Froby Valentine et le plus
“pittoresque de tous, l'abbé Epiphane Dusseault, l'ancien
“zouave devenu prêtre, mais resté tout de même très zouave.
“Que de bonnes histoires celui-ci nous a racontées !

“Parfois, nous avions de la visite. Un jour, par ex-
“emple, nous vîmes arriver au bureau un prêtre de Chicou-
“timi qui, lui aussi, croyait à l'action par le journal, à la sou-

“veraine importance de la presse catholique et libre. C'était
“le futur Monseigneur Lapointe, dont tout le monde salue
“aujourd'hui avec respect la féconde carrière.

“Assez régulièrement, nous arrivait de Nicolet Wilfrid
“Camirand, l'avocat à la belle barbe blonde, qui avait fait
“du journalisme pour son compte et qui gardait, avec une
“grande facilité de plume, le goût d'écrire. Autant M. Mc
“Leod se souciait peu de collectionner les textes, même ceux
“qui l'intéressaient le plus directement, autant Camirand
“avait la passion de tout ramasser et classer. Il avait tou-
“jours des documents à nous fournir. Seul inconvénient :
“le goût du document le dominait à ce point qu'il préférait
“souvent, même s'il n'en était pas besoin, le publier tel quel
“que l'analyser.

“Dans ces bureaux du *Trifluvien*, on ne se bornait point,
“comme vous le voyez, à mettre sur pied ce premier journal.
“On y caressait de grands projets : le quotidien *L'Ordre*, qui
“aurait précédé de dix ans et plus *L'Action Catholique*,
“*Le Devoir* et *Le Droit*, est malheureusement resté dans
“le domaine du rêve, mais une revue mensuelle, le *Mouve-*
“*ment Catholique*, naquit à côté du *Trifluvien* et vécut
“quelques années. McLeod, au temps où je l'ai connu,
“avait des rêves et des visées qui dépassaient de beaucoup,
“et très visiblement, les soucis du parti auquel il tenait
“par ses origines et par ses habitudes anciennes. J'ai tou-
“jours beaucoup regretté qu'il n'ait pas eu l'occasion de
“donner sa pleine mesure et qu'il ne reste de lui qu'un
“souvenir qui risque d'aller s'effaçant.

“Pour juger l'écrivain, il faudrait naturellement re-
“voir des textes que je n'ai pas sous la main. L'homme
“était charmant, sans l'ombre de malice. Je ne crois pas
“l'avoir entendu parler avec amertume de quoi que ce soit.
“De sa jeunesse, de ses vieux camarades, il n'évoquait que
“des souvenirs amusants et pittoresques : rien qui pût
“laisser d'eux une image amoindrissante ou caricaturale.

“C’était un brave cœur. La vie, pour lui, n’avait pas
“toujours été particulièrement douce : il ne s’en plaignait
“point. Au temps dont je parle, il avait la joie de voir au-
“tour de sa charmante femme grandir les enfants blonds
“que nous apercevions de temps à autre au bureau. La
“mort devait, hélas ! rapidement briser ce foyer, prendre
“d’abord la jeune femme, qui paraissait rayonnante de san-
“té, puis le père, vieilli et fatigué...

“Au *Trifluvien*, nous vivions côte à côte, et pour ain-
“si dire en famille, rédacteurs et typographes. Pour ma
“part, à trente-cinq années de distance, je revois encore
“les typos de mon temps : le prote Gélinas, son frère Ar-
“thur, le beau-père de celui-ci, le vieux Zotique Duval, Dau-
“phinais, etc, et les apprentis qui sont aujourd’hui pres-
“que des vieux.

“Dans un quotidien, la besogne est forcément parta-
“gée et spécialisée. Au *Trifluvien*, nous devions faire de
“tout. C’est un apprentissage qui en vaut un autre. Il
“y eut un temps où j’étais, comme nous disions en riant, ré-
“dacteur en chef et en seul. Je faisais le reportage, la ré-
“daction, la correction des épreuves, la traduction des an-
“nonces, etc.. J’y ai gagné de connaître personnellement
“les échevins, les pompiers et les policiers (qui étaient les
“mêmes), etc. de ce temps là. J’en ai gardé un excellent
“souvenir. Je ne veux point médire des Trois-Rivières
“d’aujourd’hui, que je ne connais malheureusement pas,
“mais Les Trois-Rivières d’il y a trente-cinq ans avaient un
“charme familial et vieillot qui était vraiment prenant.

“De temps à autre, il fallait aller aux renseignements
“et près des gens d’importance. C’était chose facile : les
“portes s’ouvraient toutes grandes. Mais personne n’é-
“taient plus simplement, plus cordialement accueillant que
“le vieil évêque. On entraît chez lui comme chez le pre-
“mier venu. S’il n’était point trop pris, on avait la chance
“d’y entendre une éblouissante conférence, soudainement

“improvisée et qui mêlait à son ordinaire le pittoresque, vigoureux et familier, et haut en couleur, à la plus magnifiqué éloquence.

“On a dit beaucoup de mal des petites villes, de la violence des querelles locales. Je ne garde de mon passage au *Trifluvien* que des souvenirs aimables.”

Pierre McLeod avait été durant plusieurs années traducteur officiel aux Communes d'Ottawa, et correspondant parlementaire. Il occupait cette dernière fonction lorsqu'il rédigeait le *Trifluvien* à qui il envoyait, deux fois la semaine, sous le pseudonyme de *E. Liane*, des lettres parlementaires du plus haut intérêt.

Vers la fin de 1897, désorienté par la tournure qu'avaient prise les événements politiques d'alors, vieilli, éprouvé par des chagrins domestiques, McLeod quitta la rédaction proprement dite du *Trifluvien* — tout en lui restant attaché, quelque temps encore — pour se consacrer à d'autres publications d'inspiration plus sereine, moins décevante que celles où les préoccupations politiques formaient en quelque sorte tout l'horizon ; en tout cas, plus en rapport avec son état d'âme présent et la courbe nouvelle de son esprit revenu de tant de choses...

Ce départ de McLeod suivant de très près l'arrivée des libéraux au pouvoir, à Ottawa et à Québec, marqua pour le *Trifluvien* le commencement de son déclin. Privé du patronage officiel du parti conservateur tombé dans l'opposition ; n'ayant plus à compter que sur des abonnés qui se faisaient plus clairsemés, et sur des annonces qui ne payaient pas toujours, le *Trifluvien* ne fit plus que vivoter jusqu'au jour où le grand incendie de 1908 l'enleva définitivement de la circulation.

Malgré tout le talent déployé par les différents rédacteurs qui se sont succédés par la suite, le *Trifluvien*, lors de sa

disparition, n'était plus qu'une feuille commerciale sans grande importance ni influence.

Les lecteurs seront sans doute intéressés de connaître les différents journalistes qui ont occupé la rédaction du *Trifluvien* depuis sa fondation jusqu'à sa disparition en 1908.

Les voici dans l'ordre où ils se sont succédé :

L.-P. Guillet, avocat ; Alfred Olivier, journaliste plus tard à *La Minerve* ; Pierre McLeod ; Omer Héroux ; Oscar Ayotte, E.E.D. ; M. Vekeman (Jean des Erables) ; Joseph Barnard, avocat, rédacteur du *Bien Public* ; François Désilets, avocat ; Jean-Baptiste Meilleur-Barthe.

Le 9 mai 1890, M. P.-V. Ayotte avait acheté *Le Nicoletain*, petit hebdomadaire publié à Nicolet et fondé par Eugène Noël le 15 avril 1886. Les rédacteurs de cette feuille furent successivement, MM. Wilfrid Camirand et L.-S.-L. Désilets. *Le Nicoletain* fut publié aux ateliers du *Trifluvien* jusqu'au 26 avril 1894, époque où il disparut définitivement.

-O-O-O-

Dans ce concert qui montait de la presse trifluvienne, à cette époque, il nous fait plaisir d'entendre de bien jolies voix qui nous reposent de tous les bruits des luttes politiques et politico-religieuses dont retentissait alors la presse trifluvienne... Elles nous viennent du Pensionnat des Ursulines. En effet, le Pensionnat ne voulut pas laisser croire qu'il était prémuni contre cette fièvre journalistique qui enflammait nos concitoyens, et qui les portait à multiplier les journaux. Il voulut, lui aussi, avoir les siens... et c'est ainsi que parurent en 1880, *L'Echo du Pensionnat*, et en 1891, *La Nacelle*. Malheureusement ces publications eurent une courte durée. C'étaient des fleurs d'esprit et de sentiment ; et comme les fleurs, elles ont vécu ce que vivent les roses...

-O-O-O-

Le 30 octobre 1894, M. G.-I. Barthe publie *L'Indépendance Canadienne*. Ce journal est imprimé au No 44, rue Du Fleuve, jusqu'au 12 juin 1896, alors que M. Barthe transporte tout le matériel d'imprimerie à sa nouvelle demeure, 20, rue Haut-Boc. Le 2 janvier 1895, M. Barthe s'unit à M. Martin Buttler, journaliste éditeur d'une petite feuille anglaise : *The Buttler's Journal*, et ils impriment tous deux le *Canadian Democrat*. M. Martin Buttler était le rédacteur en chef de cette feuille qui devait paraître chaque samedi et qui a eu une existence de huit mois à peine.

C'est une figure pittoresque et attachante que ce Georges-Isidore Barthe qui a occupé une place importante dans notre société trifluvienne et joué un rôle de premier plan dans la politique et la presse de notre province. Il mériterait bien ici une biographie plutôt que ces quelques lignes que je puis seulement lui consacrer. Georges-Isidore Barthe a été un de nos concitoyens les plus distingués. C'était un érudit et un lettré. Son activité était débordante ; on peut s'en faire une idée par les fonctions nombreuses qu'il a exercées. Il fut un peu de tout : avocat, publiciste, journaliste, député, magistrat, maire de Sorel, protonotaire aux Trois-Rivières et traducteur officiel à la Chambre des Communes. Un vrai dynamo humain, quoi !

On a vu plus haut, qu'en compagnie de Charles-Odilon Doucet, il avait fondé ici *Le Bas Canada*. G.-I. Barthe se préoccupait beaucoup, vers 1856, d'établir un courant d'immigration française dans notre province ; c'est dans le but d'assurer le succès de cette immigration que le journal avait été fondé. Les articles des rédacteurs trifluviens étaient reproduits avec des éloges par la plupart des journaux parisiens, et l'on dit que près de 500 abonnements étaient à la veille d'être adressés de France au journal des MM. Barthe et Doucet, lorsque le malheureux incendie de 1856 vint ruiner tous ces beaux projets, tous ces beaux espoirs.

Quittant les Trois-Rivières après la destruction de son atelier d'imprimerie, M. Barthe s'en alla à Sorel, où, en 1857,

il devint maire de cette ville. Pendant son séjour à Sorel, il fonda deux journaux : *La Gazette de Sorel*, et le *Pilot*. Il fut député de Richelieu aux Communes, de 1870 à 1878. Revenu aux Trois-Rivières, il ressuscite *L'Ere Nouvelle* en 1884. En 1887, le gouvernement Mercier le nomma magistrat de district aux Trois-Rivières ; les conservateurs le destituèrent en arrivant au pouvoir en 1892. Il retourna alors au journalisme, et, comme on l'a vu plus haut, il fonda *L'Indépendance Canadienne* qui ne vécut que quelques mois.

En 1887, il avait publié à Sorel un roman intitulé : "Drame de la vie réelle". Ce livre, paraît-il, ne manquait pas de mérite. M. G.-I. Barthe, avait épousé Charlotte, fille du célèbre docteur Meilleur, premier Surintendant de l'Instruction publique dans la province de Québec. De cette union naquirent neuf enfants dont Jean-Baptiste Meilleur-Barthe, cet aimable concitoyen dont tout le monde aux Trois-Rivières se rappelle encore la bonne et joviale figure.

Georges-Isidore Barthe était le frère de Joseph-Guillaume Barthe, lui aussi politique et homme de lettres remarquable, qui nous a laissé deux ouvrages dont l'apparition fut accueillie par d'assez vives critiques : "Le Canada reconquis par la France" et "Souvenirs d'un demi-siècle".

Le 15 juin 1896, M. J.-B. Meilleur-Barthe ressuscite *L'Indépendance Canadienne* qu'il imprime à sa résidence, No 20, rue Haut-Boc. Comme l'autre journal du même nom, ce dernier ne fit que passer sur la scène du journalisme trifluvien.

Durant la tenue de l'Exposition de la Vallée du St-Laurent, le même Meilleur-Barthe publia pendant trois années consécutives, à partir de 1896, un petit journal intitulé : *Le Journal de l'Exposition*. Ce journal faisait paraître quelques numéros avant la tenue de l'Exposition ; puis devenait quotidien durant toute la durée de cette dernière.

Le 26 septembre 1896, M. Edouard-Honoré Tellier, journaliste de Montréal, publie aux Trois-Rivières un journal qu'il fait imprimer d'abord à Louiseville, aux ateliers de *L'Echo de Louiseville*, mais avec l'intention, lorsque les circonstances le permettront, de l'établir définitivement en notre ville. Le journal portait le nom de *L'Eclair*, et il était distribué aux Trois-Rivières, au No 7, rue Alexandre. Un M. Joseph Marchand en était l'administrateur. *L'Eclair* était un journal libéral, comme le démontre amplement l'entête suivant de son article programme :

"La discipline du parti" — "Affichons sans crainte nos couleurs politiques". "Suivons sans faiblesse le programme de l'honorable M. Laurier."

Il avait même la prétention de parler au nom du parti libéral, de s'en dire l'organe officiel, ainsi qu'il appert des dernières phrases avec lesquelles il terminait son article : "Nous faisons appel à tous, et nous espérons être entendus parce que nous portons à tous l'expression des vœux unanimes des chefs du parti libéral."

Je ne suis pas en mesure d'indiquer si ces appels à la "discipline du parti" eurent quelque effet sur les libéraux encore étourdis par leur victoire du 23 juin précédent... Ce qu'il y a de certain, c'est que *L'Eclair* n'eut pas le temps de dépenser tout son zèle à la cause de son parti, car il vécut quelques mois à peine.

-O-O-O-

Comme M. Omer Héroux le signale plus haut, dans ses souvenirs, une tentative fut faite pour mettre sur pied un grand journal quotidien catholique, indépendant de toute attache de partis, et à la fois doctrinal et scientifique : *L'Ordre*.

Dans un programme fort élaboré, couvrant sur trois colonnes de texte serré les quatre pages d'une feuille in-

quarto, les promoteurs de ce nouveau quotidien apprenaient aux lecteurs ce que serait la nouvelle publication : quelque chose comme seront, dix ans plus tard, en se partageant ce programme, *L'Action Catholique*, *Le Devoir* et *Le Droit*.

Je ne puis songer à reproduire ici un programme aussi détaillé, bien que sa lecture ne manquerait certainement pas d'intéresser les lecteurs. Je me contenterai seulement d'indiquer les titres par lesquels on a voulu souligner certains points importants : *Pourquoi l'Ordre*. — *Notre histoire à grands traits*". — *"Le rôle de la presse"*. — *"Ce que nous serons"*. — *"Nos moyens"*. — *"Notre organisation."* De ce dernier point, je transcris les lignes suivantes qui nous permettront de juger de l'ampleur du projet, de la nature du futur journal et de la vaste organisation sur laquelle on voulait l'établir :

"La direction politique du journal est confiée à M. Pierre McLeod, qui recevra le concours de plusieurs rédacteurs adjoints, journalistes de carrière chargés de suivre avec lui le mouvement religieux, politique et social, la conduite de nos affaires municipales, et de recueillir et mettre en ordre des renseignements généraux ayant un caractère d'actualité.

"Outre ce personnel régulier attaché à nos bureaux, nous nous sommes assuré les services d'un groupe d'écrivains distingués qui nous fourniront une collaboration active et à chacun desquels est assignée une spécialité. Ainsi, l'un traitera de la question si actuelle de l'éducation, un autre de l'économie politique et des questions ouvrières, un troisième de l'agriculture et de la colonisation. Celui-ci fera l'histoire de nos paroisses au point de vue de l'esprit paroissial ; celui-là nous entretiendra des beaux-arts. Les sciences appliquées seront le domaine d'un autre. Un chercheur consciencieux a réuni les matériaux d'une histoire des Acadiens, disséminés un peu partout dans nos paroisses, et dont il offrira la primeur à nos lecteurs. Il va sans dire que

“la croisade anti-maçonnique, si vivement menée de ce
“temps-ci, d’après l’avis du Pape lui-même, aura son repré-
“sentant parmi cette pléiade d’écrivains de haute volée.
“Nous en passons, et des meilleurs peut-être, dont l’adhésion
“n’est pas encore connue. Bref, toutes les questions dé-
“battues au jour le jour seront exposées, étudiées, commentées
“par des hommes ayant qualité pour en parler avec connais-
“sance de cause. Avec le temps, nous aurons une corres-
“pondance européenne, une lettre de Rome, une ou plusieurs
“autres nous tenant au courant du mouvement social aux
“Etats-Unis, plus particulièrement parmi nos frères émigrés,
“etc., etc.”

Nous avons cet exemple rare d’un journal tué avant son apparition par l’excellence même de son programme et par la trop bonne intention de ses promoteurs... Ce programme était si vaste, de si grandes dimensions, d’envergure si considérable, que *L’Ordre* en éprouva immédiatement “l’horreur du vide”, et qu’il ne parut pas. En lisant les quatre pages si remplies de ce programme si beau, si magnifique, si idéal, je me sentais sous le charme d’un beau rêve que l’on me racontait... De fait, ce programme n’est jamais sorti de ce domaine.

Où donc aurait-on pris les fonds pour financer une pareille entreprise, surtout un quotidien, pour payer les services d’une rédaction aussi nombreuse et spécialisée, quand les journaux du temps se mouraient faute d’encouragement, et que nous voyons nos journaux indépendants actuels, imprimés cependant dans de grandes villes, aux prises avec les plus grandes difficultés financières ?

Monseigneur Laflèche, à qui l’on avait présenté ce programme pour approbation, accueillit avec sa bienveillance coutumière les promoteurs du nouveau journal, et voulut bien les encourager en leur adressant la lettre suivante :

Evêché des Trois-Rivières,

26 novembre 1896

Nous avons pris connaissance du projet que l'on a formé de fonder aux Trois-Rivières un journal quotidien qui devra paraître bientôt. Nous en avons examiné avec soin le programme et l'organisation et nous n'hésitons pas à lui donner tout notre encouragement. Ce journal nous paraît destiné à faire du bien, et la manière dont il est constitué nous permet d'espérer qu'il obtiendra un bon succès.

† L. - F., Ev. des Trois-Rivières

J'imagine que le vénérable évêque, avec ce sens de la réalité qu'il possédait à un haut degré, ne se faisait aucune illusion sur le sort de cette entreprise.

Tout de même, ce projet de *L'Ordre* constituait une fort louable tentative ; et il nous offre cet intérêt qu'il nous révèle l'état d'esprit et les préoccupations intellectuelles de Pierre McLeod, au soir de sa vie.

Devant l'insuccès de leur entreprise, les promoteurs de *L'Ordre* ne se découragèrent pas cependant... Le 20 décembre 1897, ils lancèrent une revue mensuelle, *Le Mouvement Catholique*. Cette revue poursuivait le même objectif que *L'Ordre*, était de même esprit, mais de moindre envergure, et partant, de réalisation plus facile. *Le Mouvement Catholique* a bien duré cinq ans, je crois. Il était excellemment rédigé par Pierre McLeod, avec le concours de collaborateurs distingués ; mais, comme par son caractère et la nature de ses articles il ne pouvait atteindre qu'une élite, c'est-à-dire, le petit nombre, il ne put se maintenir faute d'abonnés suffisants... et ma foi, ça été grand dommage !

Durant le "Bazar" de janvier 1898, organisé au profit de l'Hôpital Saint-Joseph par les Dames Charitables, un petit journal, *L'Echo de la Charité*, imprimé à la Librairie Carufel, parut tous les jours que dura ce bazar.

Le 6 août 1898, M. J.-B. Meilleur-Barthe lance un nouveau journal, *Le Plébiscite*. Cette feuille est imprimée au No 74, rue du Fleuve. Elle eut peu de succès: une existence de quelques semaines seulement.

Le 7 mai 1901, MM. Octave et Auguste Giguère publient, sous la raison sociale: "La Compagnie d'Imprimerie des Trois-Rivières", un journal du nom de *L'Etoile*, qu'ils avaient fondé d'abord à Louiseville, le 14 mai 1900. Le rédacteur de ce journal était un M. Joseph Paquin. *L'Etoile* était imprimée au No 128, rue Notre-Dame, dans l'édifice "Beaudry".

En cette même année 1901, "La Compagnie d'Imprimerie" édita, au même endroit, deux autres feuilles: le *Herald* et le *Courrier*. Ce dernier journal avait pour rédacteur en chef un nommé Chalut qui demeurait aux Trois-Rivières depuis quelque temps, et qui reçut de temps à autre la collaboration d'un jeune français du nom de Chenaille qui s'occupait d'assurances en notre ville.

-O-O-O-

C'est avec raison que l'on a pu dire que chez nous la politique remue constamment les idées, quand elle ne les fausse pas bien souvent, ou qu'elle ne va pas jusqu'à les exaspérer. Notre peuple, on le sait, par cet esprit de contradiction qu'il tient de son fond normand, est très friand de la politique, des discussions qui s'y rattachent, et des petites chicanes de parti. Tout ce qui se rapporte donc à la politique: ses discussions, ses querelles, ses scandales..., a le don de l'intéresser vivement, et les journalistes qui connaissent bien cette disposition d'esprit manquent rarement de l'exploiter. Sous ce rapport, pendant la période qui s'est écoulée

de 1860 à 1896 — une des plus fertiles de notre histoire contemporaine en événements politiques, en polémiques ou en discussions de toutes sortes — nos compatriotes ont été servis à souhait, car ce ne sont pas les sujets qui ont manqué. On me permettra d'en indiquer quelques-uns qui feront voir par eux-mêmes tout l'intérêt qui s'y attachait : le projet de la Confédération, la construction du Pacifique Canadien, la politique dite nationale" de 1879, l'affaire Riel, la question des écoles du Manitoba, etc. Il faut encore ajouter à cela, ce que l'on a appelé, dans le temps, les scandales politiques : l'affaire Sénécal, le pont Curran, l'affaire McGrevy et celle de la Baie des Chaleurs, etc. Auparavant, de 1876 à 1884, la paix religieuse avait été vivement troublée par de longues et acrimonieuses discussions sur le libéralisme doctrinal. Ces dernières questions, déjà dangereuses par elles-mêmes pour un profane, l'étaient devenues bien davantage après que les politiciens s'en furent emparées pour les accommoder à leur cause et les faire servir à leurs fins de parti. Les choses sous ce rapport allèrent si loin que l'épiscopat, le 11 octobre 1876, et Léon XIII, par l'entremise du cardinal Siméoni, le 13 septembre 1881, jugèrent à propos d'intervenir afin d'empêcher les fidèles de se fourvoyer dans ces questions délicates dont la discussion, un certain temps, menaçait de dépasser les limites au delà desquelles ces questions touchent au domaine réservé du dogme et de la foi.

Notre presse locale, comme bien on le pense, prenait part à toutes ces discussions, politiques ou autres, avec plus ou moins d'ardeur, selon les convictions, le tempérament et la manière de ses rédacteurs. Comme les journaux du reste de la province, les nôtres se signalaient par un ton très violent et une acrimonie dans l'argumentation qui ressemblaient fort à ce que Benjamain Sulte appelle quelque part, une "engueulade". C'était bien cela, en effet, qui avait lieu. On me permettra de citer, en exemple, quelques passages d'un article du *Trifluvien*, du 6 février 1889, où ce dernier apprécie, à sa façon, une réception que les libéraux

trifluviens avaient organisée en l'honneur de l'honorable M. McShane : (1)

“On a félicité, acclamé, fêté M. McShane, parce qu'il vient d'échapper temporairement au châtimement que lui ont justement mérité ses crimes politiques...

Tout ce qu'on loue, que l'on fête et que l'on admire, c'est l'exemption du châtimement, et par conséquent l'approbation de l'immoralité ou du crime...

Que signifient donc tous ces bruyants applaudissements, ces chaleureuses félicitations, ces pompeux triomphes en l'honneur du plus fieffé corrupteur qui ait encore affligé le pays ?

C'est l'approbation du vice et des vicieux, c'est la glorification du mal et des malfaiteurs.

Nous ne pouvons trop réprouver et flétrir cette application constante du parti national à pervertir le sens moral de nos populations, à leur apprendre à se moquer insolemment et impunément de l'honneur et des lois de la morale et de la justice...

C'est le Parlement même, le Parlement qui fait les lois et doit les faire respecter, qui nous apprend lui-même le mépris qu'on en doit faire, par les honneurs et les hommages qu'il rend aux violateurs de la morale et du droit.

O dégradation ! O démoralisation ! ”

C'était employer de bien gros mots pour signaler une petite démonstration que les libéraux — ils en avaient le droit — avaient organisée en l'honneur de l'un de leurs chefs qui venait d'être nommé Trésorier de la province...!

(1) Nommé Trésorier de la province, en 1889, par le gouvernement Mercier. Durant quelques années il a été maire de Montréal.

D'un autre côté, l'on ne sera pas prêt à admettre à l'unanimité, j'en suis certain, l'opinion que *La Paix* émettait sur Sir John-A. Macdonald, le 26 novembre 1889 :

...“ébranlé par sa dégradation, effrayé de ses iniquités monstrueuses, épouvanté de son oeuvre...

“Il a peur du peuple qu'il a séduit et trompé si longtemps par de vaines promesses d'honnêteté...

“Sir John A. Macdonald, suprême chef de la corruption organisée en système sur une échelle géante, a peur du verdict qu'une dernière fois avant de mourir, il va demander au peuple de rendre sur sa conduite éhontée. Ce grand criminel politique a froid jusqu'à la moelle des os à la pensée du châtiment terrible que la colère de tout un peuple pourrait dresser comme un fantôme au chevet de son agonie...

“Toujours obstinément enfermé dans son cabinet particulier, il creuse son esprit fécond dans le mal, à la recherche d'une bonne pensée, laquelle ne vient pas ; pensée heureuse qui rafraîchirait son esprit tourmenté et le sauverait du désastre qu'il prévoit...”

Au cours de ces discussions et polémiques que faisaient naître tant de sujets si variés, nos rédacteurs trouvaient moyen encore d'échanger entre eux des aménités personnelles dans le genre de celle-ci, par exemple : la “Sainte boutique” désignait la rédaction du *Journal des Trois-Rivières* ; les “fielleux” s'adressaient aux journalistes du *Trifluvien* ; les idées émises par les journaux de W. Chagnon, étaient qualifiées de “chagnonneries” ; les libéraux étaient des “monstres”, disaient les bleus ; les conservateurs, des “hommes de corruption,” de “vils exploiters du peuple et du

clergé", renchérisaient les rouges... *Le Constitutionnel* ne voyait dans *La Concorde* que "scandales", "élucubrations", "articles aussi tristement bâtis que mal pensés", etc; et *La Concorde*, répondant sur le même ton, terminait un jour un article par ces vers à l'adresse de son ami Bruno Duval, rédacteur du *Constitutionnel* :

"Jusqu'où, ô Bruno, juchera-t-on ton nom ?

"Quand donc, à ce port, qu'"asile" on nomme

"Te mènera-t-on rare homme"...

C'était monnaie courante, dans le temps ; il n'y a pas à s'en étonner !

Ces procédés, il faut l'avouer, n'étaient pas particuliers à notre presse locale ; mais il semble bien que c'était un peu dans la manière générale du journalisme de l'époque. On peut peut-être expliquer cet état de choses par ce fait que les journalistes, il y a quelque cinquante ans, manquaient de culture générale suffisamment étendue, d'esprit critique et de connaissances philosophiques approfondies. On était pauvres d'idées et d'arguments ; alors, comme il arrive presque toujours lorsque l'on est à bout d'arguments, on recourait volontiers aux coups... L'on croyait se rattrapper ainsi de toutes ses déficiences en parlant fort et en tapant dur...!

En comparant le journal actuel avec celui d'autrefois, l'on ne peut manquer d'observer quel progrès considérable il s'est fait sous ce rapport. Le journal d'aujourd'hui est beaucoup mieux rédigé. La plupart des rédacteurs sont des hommes de haute culture. Le ton des discussions et des polémiques est généralement élevé ; les problèmes religieux, politiques ou économiques sont étudiés au mérite, avec un plus grand souci de l'objectivité. Il y a plus de gentillesse dans les procédés, et une solidarité professionnelle plus grande entre les journalistes.

Nous pouvons accepter comme une vérité consolante cette conclusion d'une causerie, sur le journal canadien, que M. P. D. Ross, de l'*Ottawa Journal*, donnait au début de l'hiver au Club Canadien, de Montréal :

“J'estime que notre pays doit être fier de sa presse. Dans la mesure de ses moyens et possibilités, elle est à la hauteur dans ses principes, ses succès, son esprit de modération et de justice, dans sa loyauté envers les partis et les questions d'intérêt public. Le journal canadien est l'un des mieux organisés et des plus efficaces du monde.”

CHAPITRE IV

Journaux publiés depuis l'incendie de 1908.

*Le Bien Public, le Nouvelliste, le St-Maurice-Valley
Chronicle.*

Liste des journaux trifluviens depuis 1817.

Depuis l'incendie de 1908, un assez grand nombre de journaux ont été publiés en notre ville. Il est évident qu'ils ne se sont pas tous recommandés par la même valeur ou la même importance : les uns étaient des petites publications éphémères inspirées par un souci de réclame commerciale ; les autres mis au jour par des jeunes gens, dans un moment de ferveur intellectuelle passagère ; d'autres, enfin, nés d'une préoccupation de l'un ou de l'autre de nos partis politiques de posséder en notre ville un organe officiel de parti. Chose intéressante à noter ici : depuis 1908, aucun journal de parti n'a réussi à se maintenir longtemps au sein de notre population, et toutes les tentatives qui ont été faites de ce côté ont été vouées bientôt à un échec. Pourquoi ? La raison me semble évidente, si l'on songe que les grands journaux politiques nous arrivent ici chaque soir, de Montréal, de Québec et d'Ottawa ; qu'ils nous apportent toutes les informations dont nous avons besoin, même plus qu'il n'en faut... ; que par conséquent, sous ce rapport, aucun journal de ce genre que l'on pourrait établir ici, ne saurait rivaliser avec eux. La preuve en est établie, du reste. De toutes les publications que Trois-Rivières a vues naître et disparaître si souvent, depuis 1908, trois seulement ont pu survivre jusqu'à aujourd'hui, avec quelque chance de durer encore longtemps, et ce sont nos trois journaux actuels indépendants des partis politiques : *Le Bien Public, Le Nouvelliste* et *le St-Maurice-Valley Chronicle*.

Ils sont plus conformes à notre mentalité ; ils répondent mieux à nos besoins.

Je n'ai pas l'intention de faire ici l'historique de tous les journaux nés en notre ville depuis ces vingt-cinq dernières années... Ce travail serait, d'ailleurs, assez difficile puisque la plupart n'ont fait, pour ainsi dire, que paraître sans rien laisser derrière eux. Quant à ceux qui se publient actuellement, ne serait-il pas prématuré d'en tenter une appréciation, ou de porter sur eux un jugement qui ne serait certainement pas définitif ? Laissons-les donc écrire leur histoire, et collectionnons en attendant. N'a-t-on pas dit déjà, qu'il n'y avait que les morts dont on pouvait parler avec justice et quelque sincérité... ?

Je me bornerai à souligner d'un mot, au passage, les plus importants d'entre ces journaux ; pour les autres, je me contenterai de les indiquer en mentionnant la date de leur fondation et les noms de leurs promoteurs.

-O-O-O-

Le premier journal à faire son apparition après le désastre de 1908, fut *Le Nouveau Trois-Rivières*, dont J.-B. Meilleur-Barthe fut le promoteur et le principal rédacteur. On constatera que M. Barthe n'avait pas perdu son temps à organiser son journal, puisque le 6 juillet 1908, quelques jours seulement après l'incendie, il en sortait le premier numéro d'une imprimerie qu'il avait établie, tant bien que mal, à sa résidence au No 20, rue Haut-Boc. Quelques mois plus tard, M. Barthe ayant déménagé au No 93, rue Laviolette, *Le Nouveau Trois-Rivières* fut imprimé à cet endroit jusqu'en 1912, alors qu'il va s'établir définitivement au No 42, rue St-Pierre, dans l'édifice Spénard.

Vers cette même époque, M. Barthe s'unit à M. Arthur Gélinas, typographe, et tous deux fondèrent *L'Imprimerie Commerciale*, compagnie qui devait imprimer et publier le

Le Nouveau Trois-Rivières, tout en s'occupant également de tout autre travail d'impressions.

Le Nouveau Trois-Rivières a duré neuf ans. Il disparut en 1917.

Au cours de ces pages, l'attention du lecteur aura sans doute été attirée sur le nombre considérable de journaux dus à l'initiative de M. J.-B. Meilleur-Barthe.

De nos journalistes trifluviens, en effet, il est bien celui qui a à son crédit la fondation du plus grand nombre de journaux en notre ville... Tout près d'une dizaine ! On a vu, cependant, que ces journaux n'avaient pas la vie bien dure, qu'ils se succédèrent assez rapidement. Comme dans le cas de Duvernay, un journal voyait le jour le lendemain de l'enterrement du dernier...

N'importe ! Ils témoignent en faveur de leur promoteur d'une louable initiative, d'une belle ferveur intellectuelle.

Type pittoresque et fort intéressant que Meilleur-Barthe ! Sous une apparence de froideur, due à une certaine timidité, il cachait une grande jovialité et beaucoup d'esprit. Une éducation soignée et des connaissances assez étendues rendaient son commerce agréable et sa conversation intéressante. On sait sa passion du journalisme, sa manie de fonder des journaux, sans s'inquiéter outre mesure des moyens de les faire vivre... C'était à la pharmacie de son ami Alfred Peltier qu'il allait ordinairement exposer ses projets futurs, et discuter de "ses" journaux devant un petit groupe d'amis au milieu desquels il se sentait en confiance. D'allure ordinairement assez calme pourtant, il arrivait toujours en transpiration, passait son mouchoir sur sa figure, faisait le geste de déposer son chapeau sur le comptoir, mais se reprenait vivement pour ne pas renouveler un petit incident qui l'avait quelque peu humilié. Meilleur-Barthe était chauve et portait une perruque. Or un jour, en voulant déposer son chapeau sur le comptoir de la pharmacie, il s'aperçut avec

terreur qu'elle était restée dedans... ! Les amis rigolaient, il va sans dire !

Devant ses amis, il fallait voir avec quelle abondance et quel enthousiasme, Barthe parlait de "ses" journaux, surtout de la prochaine publication qu'il avait en vue ! Cela durait bien deux ou trois visites ; puis, plus rien de cette dernière publication... Il s'agissait maintenant d'une nouvelle !

Meilleur-Barthe était un curieux de notre histoire locale. Il a été parmi les premiers à faire partie de notre "Société d'Histoire Régionale", à qui il a fourni plusieurs documents importants concernant l'histoire de notre ville. Il a lu devant la "Société" un travail très élaboré sur les deux frères Crisafy, dont l'un a été gouverneur des Trois-Rivières (1702 - 09).

-O-O-O-

Le 9 juillet 1909, *Le Bien Public*, à son tour, fit son apparition. Il est imprimé d'abord chez "Vanasse & Lefrançois", au no 27, du Platon. Quelques mois plus tard, l'immeuble portant le no 3, rue Hart, ayant été acheté, une imprimerie y est installée, et l'impression du *Bien Public* se fait à cet endroit jusqu'en 1928, alors qu'il déménage dans le nouvel immeuble des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, no 466, rue Bonaventure. Il est encore imprimé à cet endroit actuellement (1933).

Depuis sa fondation jusqu'au 5 février 1914, *Le Bien Public* a eu pour éditeur-propriétaire, M. Joseph Barnard, avocat. A partir de cette date la "Compagnie du Bien Public" prend le contrôle du journal et l'édite jusqu'en 1926, alors qu'elle vend son matériel d'imprimerie et son immeuble de la rue Hart à l'"Imprimerie Saint-Joseph", qui se chargera à l'avenir d'imprimer *Le Bien Public*. M. Joseph Barnard continue, comme dès les débuts, d'être le rédacteur en chef du journal.

Le Bien Public, dans l'esprit de ses fondateurs, devait être un journal doctrinal plutôt que politique ou d'information ; dévoué plus spécialement aux intérêts catholiques, sans rester indifférent, néanmoins, aux questions d'ordre général concernant la collectivité, mais plus particulièrement intéressé à celles qui ont pour objectif le bien moral et matériel de notre ville et de sa population.

Pendant les vingt-cinq années de son existence, *Le Bien Public* a été fidèle à ce programme de défense religieuse et nationale. Indépendant des partis politiques et de toute organisation d'affaires, il a apporté dans la discussion des plus importantes questions d'intérêt public un jugement sain, une opinion libre, sereine, motivée et singulièrement avertie.

Parmi nos journaux régionaux, *Le Bien Public* occupe une place prééminente. Il jouit dans les milieux journalistiques de notre province d'une réelle autorité qu'il doit, à n'en pas douter, à la science, à la valeur personnelle et aux brillantes qualités de journaliste de son rédacteur en chef, M. Joseph Barnard.

-o-o-o-

Au début de janvier 1910, la "Three-Rivers News Publishing Co." établie par M. Charles-G. Ogden, avocat, publie au no 23, rue Bonaventure, un petit journal, format in-quarto, intitulé *The Three-Rivers News*. Ce journal a vécu une couple d'années, je crois.

Le 29 juin 1911, M. Adolphe Pelletier, marchand d'objets de piété, fait imprimer chez "Vanasse et Lefrançois", rue du Platon, *La Réclame*. Cette petite feuille dont le but principal, en effet, était la réclame, n'eut que quelques numéros.

Voici maintenant un journal qui s'annonce plus sérieux : *Le Courrier*. Une compagnie du nom de "La Compagnie d'Imprimerie et de Publicité", avec un capital autorisé de

\$20,000.00, s'est constituée, le 18 janvier 1913, pour imprimer et publier ce nouveau journal. La Compagnie se composait de MM. Georges Delage, mécanicien; Pierre-J. Héroux, marchand; Ephrem-François Panneton, M.D. et François-Arthur Verrette, entrepreneur. M. Joseph-A. Désilets était le secrétaire de cette Compagnie d'Imprimerie et de Publicité." Malgré cette organisation en apparence solide, *Le Courrier* n'eut pas de succès: quelques mois seulement. Je demandais à quelqu'un qui avait été mêlé d'assez près à la fondation de ce journal, ce qu'avait été *Le Courrier*. "Une cause de dettes de plusieurs centaines de dollars pour un chacun des actionnaires", me répondit-il! On le voit, les journaux ne se fondent, ni ne se maintiennent, avec des prières!

Le 3 mars 1914, le révérend J.-A. Clark et René Emile Raguin, lancent le *The New-Comer*. Le journal est imprimé au no 47, rue Des Forges, par la "Three-Rivers Publishing Co.". Le 24 août 1915, MM. J.-L. Williams et J.-W. Britten prennent le contrôle du *New-Comer* et de la Compagnie qui l'imprime jusqu'au 9 mai 1916, alors que M. J.-L. Williams demeure le seul propriétaire du journal qu'il édite au no 111, rue Bonaventure. *Le New-Comer* paraissait le mercredi. Ce journal a vécu durant près de quatre années.

M. J.-Alfred Charbonneau, libraire, dans un but de réclame, publie, le 26 août 1914, au no 189, rue Notre-Dame, *La Lecture pour tous*. Cette feuille n'a fait pour ainsi dire que paraître. Quelques numéros seulement.

Au cours de l'année 1917, M. J.-A. Cambray, avocat, ressuscite *Le Trifluvien*. M. Cambray imprime d'abord son journal au no 6, rue Craig; puis, à partir du 19 mai 1919, au no 27, rue du Platon. *Le Trifluvien* a été imprimé depuis le 4 février 1919, par la "Compagnie d'Imprimerie Trifluvienne Enrg." dont M. Cambray était le directeur-gérant.

En l'année 1918, un groupe de jeunes gens publient un journal mensuel, *L'Eveil*. Cette feuille, qui a duré près de deux ans, était fort bien rédigée et très intéressante. Elle méritait certainement une plus longue durée. M. l'avocat Ls-D. Durand a donné dans *L'Eveil*, sous la signature de Pierre Dorion, plusieurs articles qui ont été remarqués, dans le temps.

-O-O-O-

Le 19 février 1919, le révérend J.-A. Clark et MM. W.-E. Aird et Charles-Edouard LaBranche, s'unissent en société, sous la raison sociale de "St-Maurice-Valley Chronicle Co., Rgtd," pour imprimer et publier un journal du nom de *St-Maurice-Valley Chronicle*. Ce journal est d'abord imprimé aux Chutes Shawinigan pendant quelques semaines; ensuite, aux nos 4 et 6, rue Craig, en notre ville; puis, finalement, au no 37, du Platon, où il est encore installé.

Le *St-Maurice-Valley Chronicle* est un journal fort intéressant, sérieux, rédigé avec le plus grand soin par des journalistes de valeur, bien renseignés sur les hommes et les choses de notre temps. Ce journal jouit d'une grande influence, non seulement auprès de la population anglaise à laquelle il s'adresse plus particulièrement, mais aussi auprès de l'élément canadien-français de notre ville et de notre district. Et cette influence, le *St-Maurice-Valley Chronicle* l'a toujours exercée dans le sens des meilleurs intérêts des Trois-Rivières et de sa population.

-O-O-O-

Le 19 février 1920, M. J.-H. Fortier, négociant de Québec, achète de J.-A. Cambray, avocat et journaliste, toute son installation d'imprimerie, y compris *Le Trifluvien* qui cesse de paraître cette même année, pour faire place à un journal quotidien, *Le Nouvelliste*. M. Fortier publie *Le Nouvelliste* jusqu'au 5 juillet 1925, alors qu'il revend tout l'actif acquis de M. J.-A. Cambray à la "Compagnie de Pu-

blication du *Nouvelliste, Limitée*". Ce journal, après avoir commencé sa publication au no 27, rue du Platon, s'est transporté, depuis quelques années, dans la "Bâtisse Municipale", no 35, rue Ste-Marguerite. Le gérant de cette publication est M. Emile Jean ; M. Hector Héroux en est le directeur et rédacteur en chef.

La fondation du *Nouvelliste* a résolu favorablement cette objection, que l'on entendait formuler souvent, qu'un quotidien ne pouvait pas vivre aux Trois-Rivières. L'expérience a été tentée avec succès, et *Le Nouvelliste* voit chaque année s'allonger la liste de ses abonnés. Ce journal arrivait bien à son heure. Il s'est imposé d'emblée à notre population ; au point que s'il disparaissait, il semble qu'il manquerait quelque chose d'essentiel à notre vie trifluvienne. Supérieurement rédigé par des journalistes de carrière, *Le Nouvelliste* exerce une influence heureuse dans tous les domaines où sont intéressés le progrès et l'avenir de notre ville.

-O-O-O-

Le 30 avril 1924, apparaît *Le Flambeau*. Ses promoteurs sont MM. Jean-Marie Bureau, avocat, et Paul Dupuis, publiciste. Le journal est imprimé aux ateliers du *St-Maurice-Valley Chronicle*, no 6, rue Craig. Ce journal s'est donné pour mission de défendre la cause du parti libéral en notre ville. Il a duré un an et demi à peu près.

Au mois de janvier 1928, pour se rendre aux désirs maintes fois exprimés par les anciens élèves, le Séminaire Saint-Joseph publie un journal mensuel, *Le Ralliement*. Ce journal qui sert de lien entre le Séminaire et ses élèves dispersés un peu partout, est toujours attendu avec hâte, et lu avec le plus vif intérêt. Par lui, les anciens élèves participent, en quelque sorte, à la vie intime de leur *Alma Mater*, et sont tenus au courant des principaux événements qui s'y passent. Si les encouragements financiers des

“anciens” étaient en proportion de l'intérêt qu'ils y trouvent, *Le Ralliement* serait assuré d'une très longue vie !

Le 12 janvier 1929, la “St-Maurice-Valley Chronicle Cy” publie un journal français du nom de la *La Chronique*. Ce journal est du caractère de ces publications que l'on appelle “tabloïds”. C'est un mode de journalisme qui nous vient des Etats-Unis, où il semble très en vogue. Ce genre de publication paraît assez apprécié dans les milieux sportifs et chez les jeunes.

La Mitraille, à son tour, fit son apparition, le 14 janvier 1930, pour soutenir une candidature à une élection à la mairie. Ce journal ne se proposait rien moins que de semer la terreur et la dévastation dans le camp des adversaires, s'il faut en juger par ces quelques lignes de son programme :

“Notre journal est un journal de combat. Il paraît à l'ouverture de la campagne électorale tout armé pour la bataille et prêt à tous les assauts. La guerre en dentelles et gants blancs n'est pas son fait. Il se battra rudement, mais loyalement. Si on lui lance des grenades, il ripostera par des schrapnells. Le canon de 75 qui fauche droit devant lui sera son arme favorite, mais si l'on veut employer l'arme déloyale des gaz empoisonnés pour essayer de le réduire au silence, il vous établira un barrage de feu et déclenchera un assaut à la baïonnette qui fera passer le goût de la chimie à ceux qui auraient été tentés de s'en servir, etc., etc.”... Tu parles... !

Malgré son nom, sa poudre et sa mitraille, ce journal, durant les quelques jours de son existence, n'a rien écrasé.... si ce n'est, peut-être, la candidature qu'il s'était chargé de soutenir !

Enfin, *Le Drapeau* ! Publié au début de février 1931, après la campagne fédérale de 1930, *Le Drapeau* s'était

donné pour mission de défendre les principes du parti conservateur, d'exposer aux électeurs trifluviens la politique conservatrice, de travailler, en un mot, au succès du parti. M. Ls-D. Durand, avocat, était le directeur-propriétaire de cette feuille.

-o-o-o-

En constatant, par l'énumération que je viens d'en faire, le nombre considérable de journaux imprimés et publiés en notre ville depuis 1817, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Trois-Rivières a apporté une magnifique contribution à la presse de notre pays, qu'elle a fait sa large part au journalisme canadien.

Cette contribution peut, sans doute, s'apprécier différemment si l'on tient compte de la valeur de certains de ces journaux ; il n'est reste pas moins que toutes ces publications sont le témoignage, en faveur de nos concitoyens, d'une courageuse initiative, d'une certaine préoccupation de culture, d'une belle ferveur intellectuelle.

Ce que je viens de donner des journaux trifluviens ne constitue pas, il va sans dire, un travail complet sur le sujet, Comme je le disais au début de ces pages, je n'avais pas l'intention d'écrire l'histoire du journalisme trifluvien, mais de faire seulement le relevé de nos journaux depuis au-delà d'un siècle. Je suis convaincu, cependant, que ce travail, tel qu'il est, malgré ses imperfections, en ne considérant que sa seule documentation, ne manquera pas d'intéresser nos concitoyens, et en général tous ceux qui sont un peu curieux des choses de notre histoire locale.

Appendice

I

LISTE DES JOURNAUX PUBLIES AUX TROIS-RIVIERES DE 1817 à 1933

La Gazette des Trois-Rivières, I	juin	1817
L'Ami de la Religion et du Roi	17 mai	1820
Le Constitutionnel, I		1823
L'Argus	30 août	1826
The Christian Sentinel		1830
Gros-Jean l'Escogriffe		1843
L'Annuaire		1845
The Inquirer		1854
Le Cultivateur Indépendant	9 septembre	1854
Le Bas Canada	3 avril	1855
L'Ere Nouvelle	5 mars	1858
The Three-Rivers Commercial Advertiser ..		1859
La Gazette des Trois-Rivières, II	17 avril	1860
La Sentinelle, I	11 février	1862
Le Journal des Trois-Rivières	19 mai	1865
Le Constitutionnel, II	4 juin	1868
L'Union Trifluvienne		1869
The Trifluvian Trader, I		1870
The Lumberman and Three-Rivers Echo ...	5 janvier	1870
L'Eclair, I	10 octobre	1879
The Loop Line	30 avril	1879
L'Echo du Pensionnat		1880
Le Nouvelliste, (incertain)		1880
Le Clairon	19 janvier	1884
La Scie		1884
The Lumberman, I	5 mars	1884
L'Ere Nouvelle, II	18 août	1884
La Liberté	25 octobre	1884

La Sentinelle, II		1885
The New Era	26 mai	1885
La Paix	24 novembre	1887
Le Trifluvien, I	31 octobre	1888
Le Nicolétain	9 mai	1890
The Lumberman, II	19 mars	1891
The Trifluvian Trader, II	8 mai	1891
La Nacelle		1891
L'Indépendance Canadienne, I	30 octobre	1894
The Canadian Democrat	25 décembre	1894
The Butler's Journal	2 janvier	1895
L'Indépendance Canadienne, II	15 juin	1896
Le Journal de l'Exposition	1 septembre	1896
L'Eclair, II	26 septembre	1896
L'Ordre... (prospectus seulement)	26 novembre	1896
Le Mouvement Catholique	22 décembre	1897
L'Echo de la Charité	janvier	1898
Le Plébiscite	6 août	1898
L'Etoile	7 mai	1901
The Herald		1901
Le Courrier, I		1901
Le Nouveau Trois-Rivières	6 juillet	1908
Le Bien Public	9 juillet	1909
The Three-Rivers News	janvier	1910
La Réclame	29 juin	1911
Le Courrier, II	18 janvier	1913
The New-Comer	3 mars	1914
La Lecture pour tous	26 août	1914
Le Trifluvien, II		1917
L'Eveil	1er Janvier	1918
The St-Maurice Valley Chronicle	19 février	1919
Le Nouvelliste, II	19 février	1920
Le Flambeau	30 avril	1924
Le Ralliement	janvier	1928
La Chronique	12 janvier	1929
La Mitraille	14 janvier	1930
Le Drapeau	février-juillet	1931

II

Au temps de "L'Eveil"

Parmi les journalistes trifluviens, M. l'abbé Henri Vallée a oublié de faire figurer son nom. Il a collaboré pourtant à plusieurs journaux ; il a aussi publié pendant assez longtemps le Bulletin paroissial de la Cathédrale... dans lequel entrait bien un peu de journalisme d'idées.

L'auteur de la présente étude ne nous en voudra pas d'avoir demandé à M. L.-D. Durand d'évoquer quelques souvenirs des temps joyeux de l'Eveil, une des feuilles auxquelles M. l'abbé Vallée a collaboré. Les pages souriantes de M. Durand ne paraîtront pas déplacées à la fin de cette revue du journalisme trifluvien.

ALBERT TESSIER, PTRE.

-0-0-0-

Vous me demandez quelques lignes de souvenirs à propos de l'Eveil, cette modeste feuille qu'un groupe d'amis et moi jetions dans la rue le premier janvier 1918 et qui, si elle connut une fortune égale durant les trois années de son existence — la pauvreté — adopta à peu près autant de formats quelle fréquenta d'imprimeurs, ce qui n'est pas peu dire

Nous étions, à cette époque, des moins de trente ans. Mil neuf cent dix-sept avait été une année terrible. Depuis août 1914, nous avions passé par toute la gamme des émotions et avions été secoués par tant d'événements, d'idées et de problèmes, qu'il nous semblait que dans ce concert assourdissant de discussions, nous avions, nous aussi, quelque chose à dire. C'était d'une belle présomption.

Peu nombreux, pleins de vie, férus de lectures, aimant la musique et les arts, ayant goûté à la politique dans ce qu'elle a de plus séduisant, nous nous morfondions en discussions intarissables autour de tous les problèmes que nous abordions d'un esprit sûr, gouailleur et dogmatique à la fois. O jeunesse, comme la vie nous semblait belle, et avec quelle assurance frondeuse nous lui faisions face !

Il nous fallait une tribune ! Chacun en sentait la nécessité. Le train-train de la besogne quotidienne, qui n'avait pourtant rien d'absorbant, nous pesait. Nous avions des opinions définitives sur toutes

les questions et les autres, et il nous semblait que c'était dommage d'en priver le monde extérieur.

Quand un groupe de jeunes gens se trouve en cet état d'esprit, que chacun se croit un brin de plume et qu'il leur tarde de secouer l'apathie fâcheuse de ceux qui les entourent, vous le reconnaîtrez immédiatement, ils n'ont plus qu'une chose à faire : fonder un journal. C'est ce qu'ils firent, et si grande était leur impatience de briser la croûte d'indifférence sous laquelle vivotaient des contemporains qui n'avaient pas l'air de s'en douter, les malheureux, qu'ils le distribuèrent gratuitement, comme cela, dans un grand geste, pendant plus de trois ans.

Oh ! les bonnes soirées que nous avons passées autour de cette feuille, qui nous les ramènera ?

Il y avait là Bouchard, médecin, disparu depuis. Je le vois encore apportant sa copie dans mon petit bureau de la rue St-Joseph, encombré de papiers, de livres, de revues et de journaux. La procédure y tenait bien peu de place...

Bouchard, claudicant, faisant sonner le plancher de sa canne nerveuse et le plafond de sa voix claironnante, entrait en coup de vent, accrochait son bâton sur son poignet et, de ses doigts boudinés, se roulait aussitôt une cigarette de petit bleu qu'il suspendait quelque part sous sa moustache raide. Et alors sa boîte à musique se mettait à fonctionner, pendant qu'assis, la jambe croisée, il remuait vivement du bout du pied. Quel étonnant bonhomme. Du talent à en revendre avec une veine de drôlerie caustique.

Il y avait encore Paul-Emile Piché, ingénieur-civil, devenu bruxellois, plutôt court, mais bâti en force, le nez busqué, avec deux yeux dorés, rieurs et moqueurs, sous un front bas et bosselé. Il avait assumé chez nous la critique musicale. Sans cesse en mouvement, revenant toujours on ne sait d'où, et parti toujours pour les plus invraisemblables aventures, il fournissait à lui seul plus de gaieté folle, par son entrain, son esprit, son allant, sa fertilité d'invention et sa bonne santé, que tout le groupe à la fois. Piché, te rappelles-tu le fromage enfermé dans le « safe » dont nous avions oublié la combinaison ? Car l'*Éveil* donnait des réceptions, mais ceci est une autre histoire...

Abran, notaire, qu'au baptême l'on prénomma Victor, s'était promu administrateur, d'abord avec Alide Mineau et Rodolphe Hould, puis seul avec Mineau, puis enfin seul. Ses fonctions consistaient à aller solliciter de l'annonce ce dont il s'acquittait aussi mal que possible, et ensuite d'aller chez les marchands en toucher le prix. Il s'en abstenait assez religieusement. A part cela, la caisse allait bien, merci.

Hervé Jetté, ingénieur-civil, faisait la critique des livres et des revues. Ce que nous lui en avons donné à digérer, sans parler des publications qu'il absorbait de lui-même, par vice congénital, c'est inimaginable !

M. l'abbé Vallée, qui nous honora de sa collaboration régulière, a vu ses cheveux blanchir sous le poids d'une accusation terrible. Un chroniqueur du *Bien Public* nous avait offert la joie de « découvrir », en termes extatiques, les ouvrages si artificiels et déjà si vieux, à cette époque, d'Antoine Albalat. Quelqu'un, chez nous, s'était moqué : Albalat ! Albalat ! Albalat ! morne plaine... Piqué, notre homme était revenu à la charge en arguant d'une quelconque distinction de l'Académie aux ouvrages du dit Albalat. Alors, les "littérateurs" du Rapide Manigonce et autres gendelettes de la Rivière-aux-Rats avaient pris la parole :

C'est en vain qu'au doux nom d'Antoine on fronce
Un ou deux sourcils. Nous, du Manigonce,
Voulons savoir qui méprise Albalat
Pour livrer son nom à la juste et sainte furie
Du dernier rempart, chez nous, de l'Académie :
Les fiers draveurs de la Rivière-aux-Rats !

Or ce cher et bon abbé Vallée, qui est taquin comme chacun sait, s'était vu accuser d'être l'auteur de cette plaisanterie à l'endroit d'un chroniqueur qui, comme lui, était dans les ordres. Il avait beau nier, se défendre, se débattre et jurer son grand jurement, l'autre ne voulait rien entendre, ni rien admettre.

Je crois même qu'il est mort dans cette conviction, emportant dans la tombe, avec son amour de l'Albalat, le souvenir pénible de la mauvaise farce que ne lui avait pas faite M. Vallée, parce que je sais bien, moi, qu'il n'a jamais commis ces vers affreux.

De Montréal, nous avons un collaborateur fameux : le R. P. Alexandre Dugré. Sa prose nerveuse et vive, sa façon originale de présenter les choses ont fait de la signature qu'il avait adoptée l'une de celles qui étaient les plus recherchées chez nous.

Il y eut Mademoiselle Baradat, Mademoiselle Rinfret, Maurice Gélinas, Roméo Morrisette, et Laurent Biscayart, et d'autres sans doute que j'oublie en leur en demandant pardon.

Nous n'étions pas nombreux, mais nous avions tant de signatures en réserve que nous donnions l'impression d'être une quinzaine à essayer de faire du bruit comme dix. Je retrouve dans ma correspondance une vieille lettre d'un des nôtres, parti des Trois-Rivières, et qui évo-

quait ces jours heureux où nous vidions la querelle des idées : « Que de fois perdue notre cause nationale, écrit-il, que de fois aussi sauvée la race ! Dieu merci, nos cœurs de vingt et quelques années n'y allaient pas de main morte sur le sentier des espérances, mais le suivaient d'un pied toujours prêt à se dépasser lui-même"... »

Le cœur qui n'y va pas de main morte sur le sentier de l'espérance mais qui le suit d'un pied toujours prêt à se dépasser lui-même, cela, comme image, donne une idée du genre de nos blagues. Ce qu'il y manque, ce qui ne se retrouve pas, c'est l'accent, c'est le ton, c'est la mimique.

Ah ! là, là, le bon temps où l'on pouvait blaguer avec ce joyeux enthousiasme et ce doux scepticisme qui fait que l'on ne se frappe pas. C'est à se demander ce que peut bien fabriquer la jeunesse de nos jours si elle ne se soucie point d'entreprises chimériques par-dessus le comptoir où elle vend des pilules, ou distribue des « minutes » qui ne vivront des siècles que par les soins du receveur de l'enregistrement.

Oh, sans doute, notre "oeuvre" ne connaîtra pas non plus l'immortalité ; dans cent ans il y aura peut-être un chercheur érudit, patient, chauve et légèrement humoriste qui, se penchant sur la collection multiforme de l'*Eveil*, s'amusera à reconstituer un aspect de la vie trifluvienne de l'après-guerre par les journaux de l'époque, et je lui promets autant de joies à la lecture de notre recueil qu'à celle de beaucoup d'autres feuilles. Nous étions très sérieux, mais ne pouvions pas cultiver l'ennui, et les raseurs comme les pompiers avaient le don de nous horripiler. Notre bosse du respect avait subi un arrêt dans sa croissance, qu'elle n'a pas beaucoup rattrapé depuis, hélas, et tous les cuistres qui venaient à portée de notre plume en recevaient quelques jets d'encre.

Comment en aurait-il pu être autrement ? Nous étions jeunes, pleins de feu, et faut-il le dire ? nous avions parmi nous l'un des esprits les mieux ornés et les plus expérimentés de cette période, aux Trois-Rivières, M. Edouard Méthot, avocat, ancien bâtonnier général de la province, qui vivait avec nous, chez nous, et qui nous encourageait de ses conseils, de sa bonne humeur et de sa longue pratique de la vie. Il était indulgent, désabusé, sceptique, ce qui permet de ne prendre au tragique ni les hommes, ni les événements.

Le voyez-vous, familiers de l'*Eveil*, se promener de long en large dans la salle d'attente de notre bureau, rue St-Joseph, une épaule plus basse que l'autre, et comme fuyante, les pouces dans les aisselles de sa veste, la moustache blanche et tombante sur sa lèvre si rouge, et l'entendez-vous discuter de nos articles, distinguer, fendre les che-

veux en quatre et en huit, citer des exemples, mettre en doute la véracité de telle assertion et s'amuser si franchement avec cette jeunesse qu'il aimait et qui le lui rendait bien ?

Le samedi soir, c'était un rite, il se mettait d'un côté de la longue table verte qui "ornait" la salle d'attente, et, l'un de nous, de l'autre, sous la lampe. Nous n'étions directeurs du protocole ni les uns, ni les autres, aussi chacun se mettait-il à l'aise et là, dans la fumée des pipes et des cigarettes, M. Méthot commençait la lecture à haute voix du premier chapitre d'un livre que son vis-à-vis continuait par le deuxième, et ainsi de suite, à tour de rôle, jusqu'à épuisement physique ou jusqu'à la fin du bouquin.

Puis il y avait les soirs où l'*Eveil* donnait un paw-wah ! Toute la rédaction était convoquée. On mobilisait un gramophone chargé de distiller des musiques nasillardes et pas fatigantes ; le "safe" du "notère", transformé frigidaire, voyait des roqueforts purulents voisiner avec de maigres dossiers et des gâteaux plantureusement glacés qui mettaient l'eau à la bouche. On sortait alors le "portefeuille" du coin d'ombre où il se dissimulait d'habitude, dans le fin fond du bureau d'Abram, pour le traîner sus ses roulettes grinçantes dans la salle d'attente. Le "portefeuille" c'était un sofa pliant, aux larges dimensions, recouvert d'un velours vert sombre, où pouvaient s'asseoir au moins cinq personnes. Et la soirée commençait ! On faisait quelques tours de danse ; Bouchard chantait des choses sentimentales d'une voix à faire crever le plafond ; Piché nous serinait la chansonnette française, rosse et satirique, ou mieux encore, nous détaillait des chansons canadiennes du terroir qu'il avait apprises au cours d'expéditions de géologie, en son temps d'étudiant. Qui ne se rappellerait : "tape la bidoune, et pi tape encore, et pi tape toujours, et pi tape tout le temps", ou, cette autre qui se terminait par ces paroles si pleines de poésie : "slack la guidoune down stairs..." Oh, jours heureux, se peut-il que vous ayez fui à jamais ? Naturellement, cela finissait par une boustifaille au milieu des propos les plus invraisemblables. La cafetière s'installait sur le "rond" électrique qui dans l'espèce était carré ; assiettes, tasses et soucoupes voisinant avec les faux-cols de M. Méthot dans un placard, venaient se ranger sur la table et l'on mettait en perce la "vache" de lait condensé. Et allez donc, fortunés convives !

Certains soirs, c'était grand gala ! Les *Conférences de l'Eveil*, ou les *Diners-causeries de l'Eveil* avaient mis la ville en émoi. Dans un certain nombre de foyers, il y avait des maris qui juraient, tempêtaient et se morfondaient de ne pouvoir réussir à fixer un collet à pointe rebelle sur une pomme d'Adam poilue autant que pointue. Ma-

dame, pendant ce temps, poudrait d'un petit air vainqueur des épaules qu'elle savait devoir être magnifiques sous les lustres de la salle à manger du Château, tout à l'heure. Jean Désy, impassible, devait parler, qui depuis fait une carrière quasi-diplomatique, à Paris ; ou bien c'était Montpetit, l'oeil rêveur mais noir sous une toison grisonnante ; ou bien c'était Bourassa, dernière redingote du siècle et frénétique ; ou bien c'était Léon Lorrain, pince-sans-rire et sans méchanceté ; ou bien c'était Olivar Asselin, n'est-ce pas, vous savez ? mitrailleuse que l'armistice n'avait pas fait taire ; ou bien c'était Athanase David, olympien et sonore.

Quel branle bas ! il fallait quelqu'un qui présenterait l'orateur et un autre qui le remercierait. M. Montpetit m'assure qu'il n'oubliera jamais la présentation que je lui avais servie. Mon Dieu, mon Dieu, que ces propos sont inquiétants malgré tant de bienveillance que je lui connais ! Ce pauvre Jetté, qui avait fait le laïus d'entrée pour Lorrain, c'était la première fois qu'il ouvrait la bouche en public. On entendait sonner ses genoux se choquant l'un contre l'autre, sous la table, et sa pâleur, telle d'un cierge, prenait des tons inquiétants de seconde en seconde quand sa voix n'en avait déjà plus... Roméo Morrisette s'était chargé de présenter Asselin. Son ut de poitrine, devenu soudain de ouate grise, faisait presque autant de bruit qu'une feuille morte qui serait tombée sur le parquet. Piché ayant entrepris de remercier Désy n'avait pas eu le temps de se préparer : il était trop occupé à ne rien faire qu'à semer du soleil et des airs autour de lui pour avoir eu le temps d'établir un texte. Accroché à une colonne comme un noyé à une bouée, il avait brillamment bafouillé de paradoxes en jeux de mots pendant cinq minutes qui lui parurent bien longues.

La difficulté, la grosse difficulté, c'était de subtiliser les conférenciers après la conférence. Saturés de mondanités obligatoires dans leurs propres milieux, l'on imagine bien qu'ils ne venaient pas ici pour aller servir de dessus de pendule dans le salon de celle-ci ou de celle-là, pendant une heure ou deux, à croquer des petits fours, et distribuer des sourires figés. Un soir que je n'oublierai jamais, nous avions réussi dans le "lobby" du Château, après des ruses de sauvages, à écarter tous ceux et toutes celles qui auraient voulu chamberer l'un des "chers maîtres", et nous allions nous défilier en douce quand nous vîmes venir dans notre direction un "achalant" dont l'intention évidente était de s'incruster. Nous étions perdus, j'en eus la sensation très nette, mais notre hôte de ce soir-là, qui avait flairé le danger, fit un pas vers lui, résolument, lui tendit une main large ouverte, et, dans un sourire princier, le cloua sur place en lui disant simplement : "Bonne nuit, cher ami"

Il n'en est pas encore revenu, le pôvre...

L'Eveil, les *Diners-causeries de l'Eveil*, les *Conférences de l'Eveil*, nous ne savions pas alors que nous accumulions des souvenirs dorés pour notre maturité. A l'occasion de cet article, j'ai eu la curiosité de relire nos anciens numéros en commençant par le premier. Pierre Dorion avait écrit l'article de tête intitulé : "Notre but". Ma foi, c'était "pas pire", comme disent nos gens. "Intensément canadien, et français pure laine, *L'Eveil* consacrera tous ses efforts à diriger la pensée de ses lecteurs vers les choses qui intéressent leur pays et leur race d'abord. Deux mots résument toute notre pensée: Canada d'abord". (1er janvier 1918). Tiens, tiens, on avouera que voici une formule qui a fourni une jolie carrière.

Pendant trois ans et trois mois nous avons essayé de tenir parole. Rien de ce qui touchait à la vie des nôtres ne nous a été étranger et tout ce qui concernait Trois-Rivières spécialement, trouvait chez nous une tribune toujours accueillante. La polémique nous attirait et chaque fois qu'il fallait croiser le fer, nous avions la coquetterie de reproduire le texte intégral de celui à qui nous répondions. Quand je vous le disais que nous étions sûrs de nous ! Tous les sujets y passaient et avec une liberté d'expression qui parfois faisait scandale. Nous travaillions, c'est clair, mais avec quelle joie. Il nous fallait être au courant de tout ce qui s'imprimait, distribuer les tâches suivant les aptitudes de chacun, surveiller la copie, corriger les épreuves, assister à la mise en page, adresser le journal aux abonnés, y coller les timbres, etc, etc.

Jamais nous ne savions si nous pourrions payer le numéro suivant, quelques fois même il nous fallait y aller de notre propre argent. Oh, là, là, quel tintouin, mais on peut en être sûr, ce furent les plus belles années de notre jeunesse.

LS-D. DURAND.

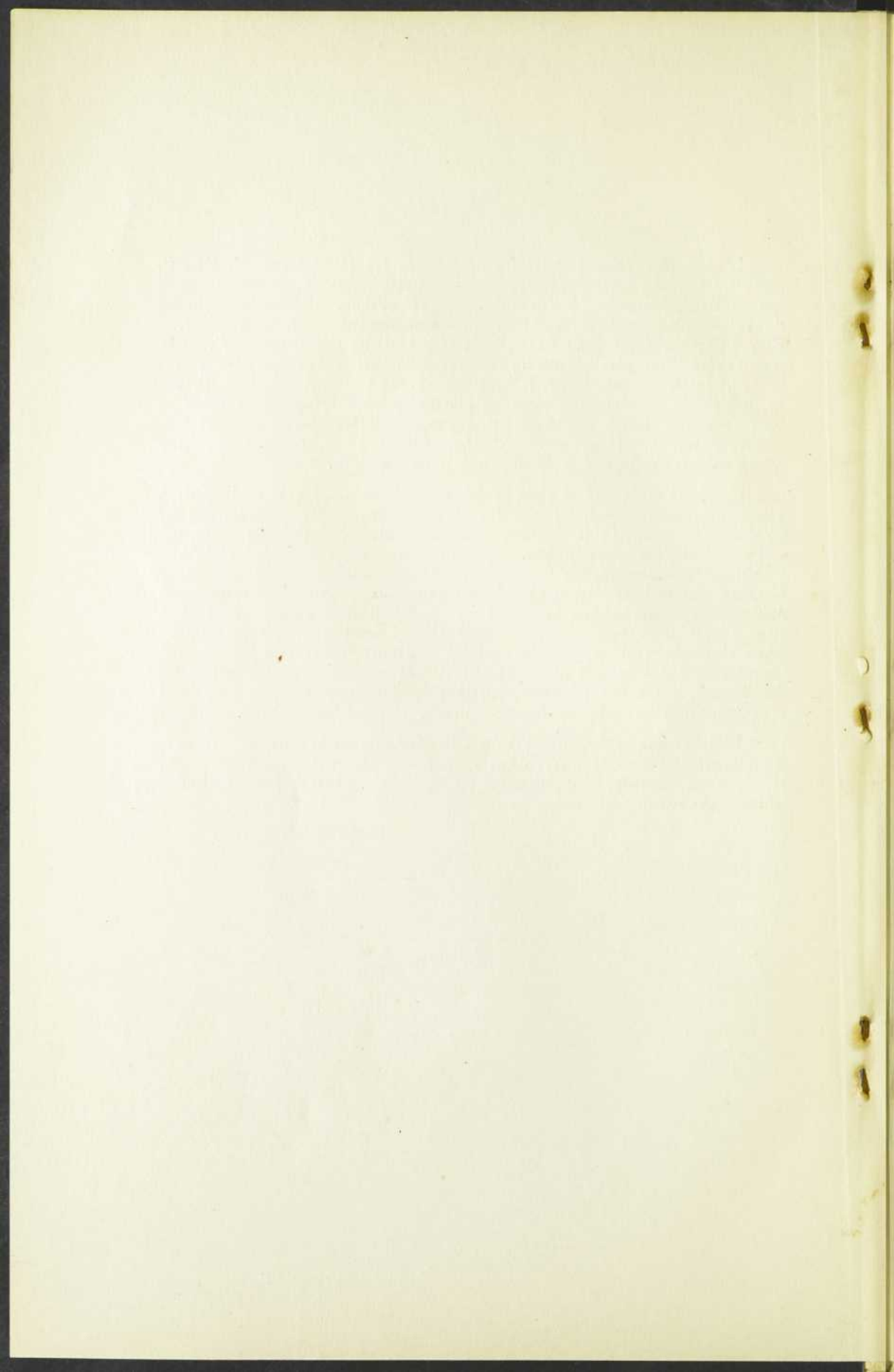


Table des Matières

I

Considérations générales. — Ludger Duvernay et la
« Gazette des Trois-Rivières ». — Les Adieux de « L'Argus ». 5

II

Une éclipse de notre presse locale. — Où il est question de
l'honorable N.-A. Belcourt. — « Le Journal des Trois-
Rivières. » — Gédéon Desilets. 18

III

Elzéar Gérin-Lajoie et le « Constitutionnel ». —
« Le Trifluvien » et Pierre McLeod, Omer Héroux. — Polémiques .. 36

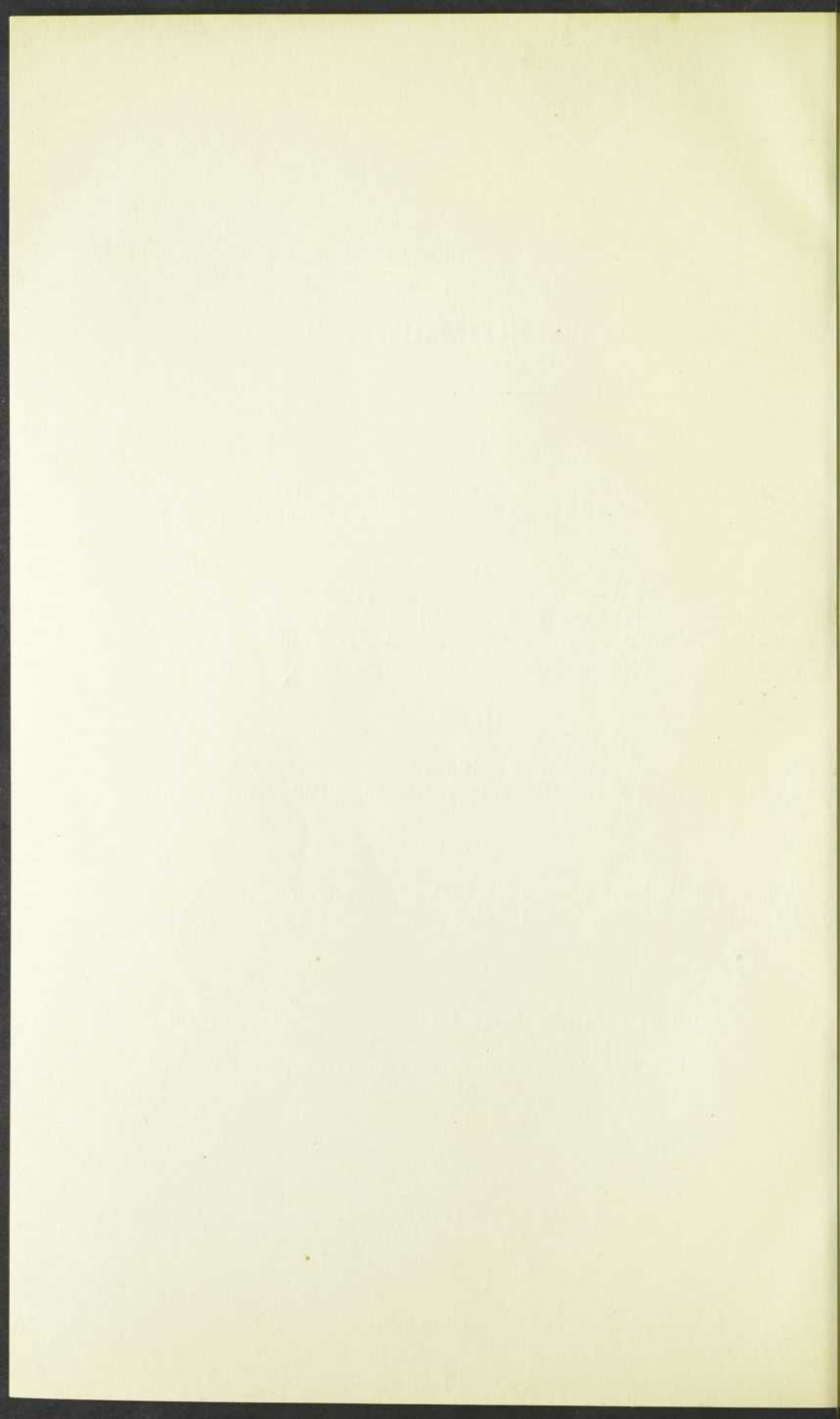
IV

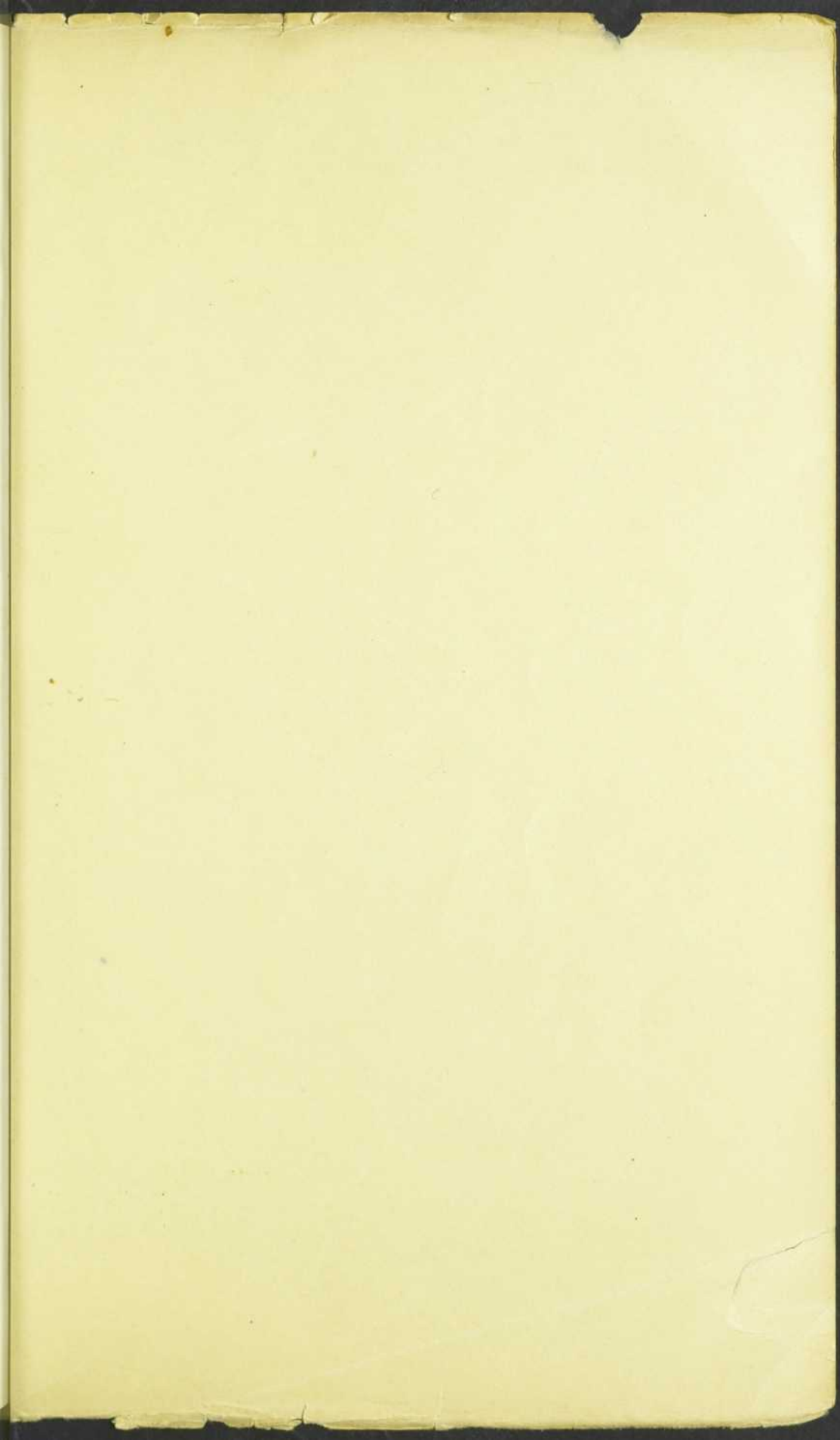
Journaux publiés depuis l'incendie de 1908. « Le Bien Public »,
« Le Nouvelliste », le « St-Maurice-Valley Chronicle » 71

V

Liste des journaux trifluviens depuis 1817. 81

Au temps de l'Eveil (L.-D. Durand) 83





BNQ



000 173 095



IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
458, RUE BONAVENTURE,
LES TROIS-RIVIERES.